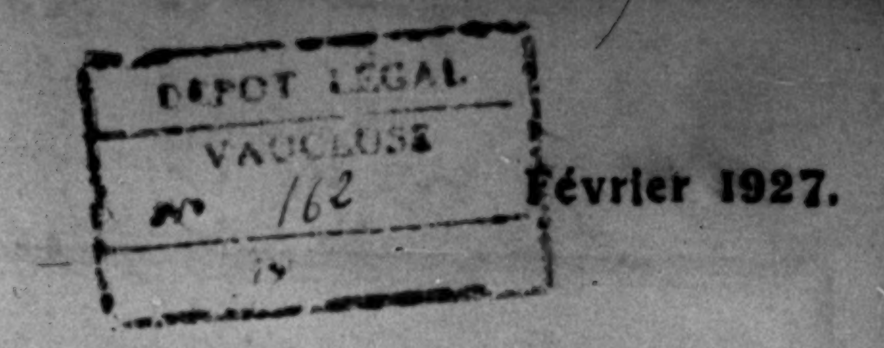
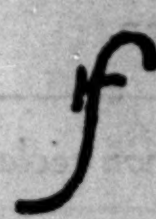
13me Année — N° 87 Février 1927.



Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

CHRONIQUES



BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✿ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVIe)

N° 87. 13me Année Févr er 1927.

Les Cahiers du Sud

Tome III. — 1er Semestre 1927.

Profondeurs divines

I

J'ai beaucoup de frères en robe monastique
Dans le Sud où le laurier s'érige au sein des cloîtres.
Je sais avec quelle humilité ils figurent des Madones
Et je rêve souvent de jeunes Titiens
Tout embrasés de l'ardeur de Dieu.

Or, j'ai beau me pencher en moi-même,
Mon Dieu est sombre, et comme un enchevêtrement
De cent racines, qui s'abreuvent silencieusement.
Je sais seulement que je me nourris de Sa chaleur,
Je le sais et cela me suffit, parce que toutes mes branches
S'inclinent profondément vers Lui et qu'immobiles elles
[ne font signe qu'avec le vent.

II

J'aime les heures sombres de mon être
Dans lesquelles mes sens s'approfondissent.
En elles j'ai trouvé, déjà vécue,
Comme dans de vieilles lettres, ma vie quotidienne,
Lointaine et auréolée comme une légende.

D'elles me vient la connaissance que j'ai place en moi
Pour une seconde vie vaste infiniment.

Et parfois je suis comme l'arbre,
Qui, arrivé à maturité et frémissant, au dessus d'une tombe
Accomplit le rêve que l'enfant disparu
— Autour de qui se pressent maintenant ses chaudes [racines —
Dissipa en mélancolies et en mots sonores.

III

Ténèbres d'où je sors,
Je vous aime plus que la flamme,
Qui borne le monde,
En brillant
Pour un cercle quelconque,
Hors duquel personne ne sait rien d'elle.

Les ténèbres, elles, embrassent tout :
Formes et flammes, animaux et moi-même,
Elles saisissent tout,
— Hommes et puissances.

Et il se peut qu'une grande force
Se meuve dans mon voisinage.

J'ai foi en la Nuit.

Rainer Maria RILKE.

(Traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac.)

Mesures pour rien

Olga plus que jamais. Je mords l'amour de toutes mes forces, de toutes mes dents, sans rien obtenir : au moment même où je crois aller à dame, le passage se ferme. Le piteux échec de mon aventure avec Monique me pousse à penser une fois de plus que, seule, Olga pourra tenir le rôle que je propose à l'amour, cette complicité contre mon incertitude. Mais alors, s'exclame mon cœur, pourquoi Graziella, pourquoi Monique ? A chaque expérience je laisse une plume, un regret. L'espoir se tarit. C'est un alcool que j'absorbe trop goulûment, sans mesurer. Une fois la bouteille vide, je n'ai pas l'ivresse. Que me faut-il ? Je voudrais une minute de repos, je veux Olga, adorable chance de stabilité dans ce balancement de ma volonté. J'aimerais ce temps sans mensonges fleuris, sans roses, sans épines, j'aime Olga.

Je sors avec elle chaque matin. Les hommes, débraillés, ressemblent à des enfants. Les mendiants, devant les églises, ne chantent plus les regrets amoureux et le temps lointain des cerises, comme en décembre ; ils proclament en tendant la main, que l'amour, présent bien entendu, exorcise nos jours de tout mal, de toute tromperie. Juin occupe les manchettes des journaux, les rêves créateurs des modistes et les marchands de naphtaline. La joie tombe en gouttes blanches, mêlée aux fleurs et drue comme la grêle.

J'enfle ma poitrine. Je dis à Olga:

— La fièvre décroit.

Elle répond en souriant:

— Vous arborez la santé. C'est un beau drapeau rouge.

Elle ne parle pas de ses études. Je ne parle pas de mes tourments. Parler de nous-même nous est devenu très difficile. Nous avons dépassé ce kilomètre de l'amour. Nous ne nous racontons plus. Nous avons dit d'un faux air négligent : — « Je suis ainsi...» ce qui signifiait : — « Aimez-moi ainsi... » Nous nous apercevons maintenant que le monde a continué pendant nos vains discours. Les jours sont tombés dans les voitures de nettoiement. Les voitures ont suivi les quais. Les quais ont caressé l'eau. L'eau a rejoint la mer. Nous aussi voulons rejoindre le temps que nous n'avons pas frôlé. Nous en sommes là. Olga n'a pas parlé d'amour. Elle accepte simplement le plaisir qui lui vient de m'avoir à ses côtés. Je n'en demande pas davantage.

Pour l'instant, naturellement.

Ce matin, ainsi qu'à l'habitude, nous allons le long du fleuve. La mémoire docile annone sans se lasser la leçon de ce paysage connu de nous, mais où chaque jour nous fournit une nouvelle aventure des yeux, un commencement perpétuel. Il y a des tas se sable, de l'or qui s'amoncelle. Les poètes sont millionnaires. Des linges étendus copient outrageusement la pureté du ciel.

C'est notre promenade favorite. La lumière, encore assez propre à cette heure et accrue par les briques des maisons qu'elle violente avant de retomber sur l'eau, trouve dans nos regards des flammes amies.

Olga s'accoude au parapet. On dirait une photographie. Ses cheveux suivent, droits et figés, le sens du vent. Son profil cogne durement le jour et il y a des plaques sombres, comme un mal, sur son visage. Je risque quelques aveux.

— Je ne vous crois pas, répond-elle.

— C'est trop facile à se dérober ainsi. N'ai-je pas un accent sincère? Je vous jure...

— Chut.

— Faut-il que je crache par terre pour vous convaincre? Mon amour n'aurait aucune retenue, il suffirait d'un mot de vous. Ordonnez, il se tiendra mal aussitôt.

— Vous avez dit « *mon amour* ». L'amour, jugez-

vous, c'est ce qui vous touche personnellement. Vous d'abord, c'est évident, votre bagage personnel. Et ce qui pourrait être *notre amour* ne compte pas.

— Olga, êtes-vous si bête...

— Peut-être, mais je suis claire aussi. Ça vous gêne.

— Si inutilement méchante...

— Lucide seulement.

— Assez, je vous aime.

— Je ne vous crois pas.

Et nous repartons, les bras vides, la tête vide.

Des femmes rient grassement devant leurs étalages.

J'insiste:

— Devidons pour essayer un écheveau de fils tendres.

— C'est inutile. Ils ne lieront rien.

Mais sa voix est déjà moins dure. Tous les arbres ont des gestes jeunes. La poussière tend des baisers poudrés. A l'horizon les rives du fleuve se rejoignent, font l'amour. Deux nuages font l'amour, leurs voluptés éclatent électriquement.

Nous passons le pont. L'eau bouillonne sous les planches disjointes. L'esprit s'en va, il part à la remorque d'un tourbillon d'écume. La terre tourne. Les têtes tournent. Le courant valse musicalement.

— Olga, prenez mon bras.

— Mais non, pas de gestes bêtes.

— Le vent est si violent.

Sur l'autre rive un petit jardin calme nous accueille avec des sourires tranquilles et verts. Nous goûtons son silence. C'est bon le silence, une tartine de silence. On mange à pleins poumons, à pleins regards. Olga chasse une mouche indiscrète, puis se tourne vers moi :

— Vous dites?

— Rien.

Nous allons, l'un contre l'autre, attentifs à nos découvertes. Nous avons peur des mots. Sur le bassin, l'âme d'un reflet se déplace, obéit au caprice de l'heure, de la vague comme un noyé victime de la lune. Le gardien s'ennuie. Le rond-point tourne sur lui-même, nu, sans statues, sans artifice de toilette. On va pleurer. Il faut rire. Les oiseaux se disputent les branches hautes. Des

relents de poésie traversent la mémoire, on repart sur une vieille chanson galante. Puis c'est un fox-trott. On danse. Des robes vertes, comme des arbres. On boit très froid. Puis de nouveau cette chanson. Elle coule doucement, goutte à goutte. Elle tombe sur les mains, sur les yeux. Un alanguissement bête envahit nos deux corps. Olga interroge une marguerite. La gorge un peu serrée, je prononce quelques phrases vagues :

— Olga, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Quoi donc?

— Je n'ai pas de courage.

— Jouez-vous avec le feu?

— Mais non, avec le ciel seulement. Ou avec vous, si vous voulez. Essayez de me croire. C'est possible. Mais si, je vous assure. Essayez une minute. Pensez que je vous aime.

— Vous m'aimez.

— M'aimez-vous ?

Olga se lève brusquement. Son rire recense la vie, arrête un son de voix prêt à tout révéler, met en fuite les oiseaux, les illusions des sens, les mirages de l'eau. Olga esquisse un mouvement de retraite. Mais je la retiens avec la main.

— M'aimez-vous ?

Une mouette, puis un condor, puis un rossignol passent à tire d'ailes dans ses yeux.

— Patientez. N'allez pas trop vite. Qui sait? répond-elle.

C'est presque une victoire. Aussitôt, j'entonne la Marseillaise.

Les gens passent avec des foulards de couleurs différentes, je ne saisis plus leurs misérables ressemblances, la fatigue de leurs âmes mécaniques. Une automobile traverse le carrefour qu'elle emplit de son odeur entêtée. On vend des cravates en solde, un camelot jette son esprit pour dix centimes, je ne souris plus d'un geste menu et sans conséquence, de l'allure d'un bourgeois, des larmes de théâtre. Il n'y a plus rien de grotesque, c'est bien ce qu'il me fallait.

Autrefois, avant-hier, avant la promenade au bord de

l'eau, j'étais dur comme un baromètre. J'aimais la grimace, le mensonge et la sincérité inutile. Je voulais tromper, mais sans consentir à l'être à mon tour. C'est une pudeur que l'âge fait disparaître, surtout du porte-monnaie des mères et du corps des vieux beaux. Maintenant le concert innocent des illusions s'achève sur une note claire et précise. Le vent ne souffle plus ses mauvais conseils. Les maisons se cambrent, droites dans leurs corsets blancs et roses. La vie est aussi calme qu'un entr'acte.

La courbe s'abaisse sur les feuilles de température. S'il s'agissait d'un mal physique le docteur ne hocherait plus la tête. Il briserait les flacons de remèdes, ouvrirait la fenêtre, ferait un signe au soleil, il permettrait un blanc de poulet. J'applaudis aux victoires de ma santé. Une maladie s'éloigne de moi à pas feutrés. Je suis comme un enfant guéri. Je suis comme un amant aimé.

Je collectionne des photographies de gens heureux. Je me suis abonné à plusieurs magazines. Des étrangers, en foule, s'introduisent dans ma chambre. Ils viennent de partout, de Los Angelès, de Nice, de Brighton, de Bornéo. Voici les plus belles femmes du monde. Il y a celles des concours : dix mille francs de prix et un engagement au cinéma. Elles posent assez mal, s'étonnent que leurs cheveux, leurs dents, leur peau soient matières comestibles, elles répondent bêtement aux journalistes, mais elles sont jolies. Si je n'aimais pas Olga...

Aussitôt je crie :

— Olga, je vous aime.

Il y a aussi les femmes des casinos. Je fais leur connaissance dans les échos mondains. Madame de X... jouant au golf. Ce sont des fleurs de serre, difficiles, fines et dangereuses comme les tubéreuses.

— Olga, ne soyez pas jalouse.

J'accompagne le président du Conseil à l'inauguration d'un arc de triomphe. La France est un coffret de souvenir. Les discours sortent des cols empesés. Les maisons, avec leurs drapeaux, ressemblent à des cartes de guerre. Un enfant perché sur une échelle crie : « Vive l'armée ! » Ailleurs, sur la cheminée, les comé-

diens lancent des gestes héroïques. Charlot sanglote pour une cruelle Georgia. Ailleurs encore un propriétaire d'écuries de courses promène le grand prix, une orchidée et un romancier primé comme la fleur et le cheval.

Je passe de longues heures à contempler tout ce beau monde. Aucune ride ne tressaille. Il y a de la joie partout et chaque ornière du temps s'emplit de cette pluie bienfaisante qui tombe aussi en gouttes chaudes, sur mes épaules. Cest un feu d'artifice, chaque pièce porte une étincelle de joie. Je suis heureux, comme ces gens. Je suis riche : on m'aime. Les craintes s'effacent. Vous êtes là, Olga, mon geôlier, mon tendre geôlier. C'est moi qui m'appuie sur vous, au rebours de l'habitude.

Je sors avec le jour. J'examine le ciel quand je dois la retrouver. Je lève la main pour déchirer les nuages et peindre tout en bleu. Je suis généreux, je ris aux mendiants qui inscrivent mon nom sur leurs certificats d'hôpitaux afin de me recommander à Dieu. Je porte les grands paquets des petites filles, je cède le trottoir aux vieilles dames, le haut du pavé aux voituriers qui bougeonnent de ne plus avoir le droit d'être insolents. Je cours, je saute. Je vole, confiant, comme un papillon dans un pays sans professeurs et sans enfants cruels.

Aujourd'hui, date du monde.

Je marche, le corps droit, le cœur à tout le monde et à Olga seulement. Quand je rencontre des amis, je leur parle très poliment, mais sans m'intéresser à leurs propos. Ils ont des histoires toutes fraiches, toutes neuves. Ils inventent des scandales, ils inscrivent sur ma langue l'adresse d'un restaurant, sur mon col celle d'un chemisier. Je ne les écoute pas.

— Tu sais, Michel, cette femme que nous avons suivie l'autre soir en sortant du théâtre?.

— Eh bien?

— Il faut se méfier, elle n'est plus entretenue.

Je m'exclame alors:

— Le ruisseau à vos pieds est une mine d'argent.

Ils ne comprennent pas.

Pendant une matinée entière, au coin d'une rue, je

guette le passage d'Olga. Le trottoir est un bon camarade. Mais ma présence est très remarquée.

— C'est un voleur, pensent les marchands en surveillant les étalages.

— C'est un fou, pensent les médecins.

— C'est un amoureux, pensent les femmes.

Toujours à la même vitesse, et sans espoir de se rattraper, les lettres lumineuses d'une entrée de cinéma se poursuivent le long d'un mur. Neuf heures tombent de tous les clochers à la fois. Les bruits ne sont plus bruits, mais glissements. La rue, pure, droite, sans méandres trompeurs, s'achève dans l'ombre, comme un tango dans un vertige.

Olga m'assure que, ce soir, personne ne troublera notre tête à tête.

— Tant mieux. Je déteste vos amis, ils savent trop de choses, mais ils ont besoin d'apprendre à rire. Ils veulent avoir de l'esprit. Ils font des efforts pour plaire, c'est odieux.

— Nous serons seuls.

Son bras, sur le mien, risque une pression tendre.

— J'aime bien être seule avec vous, ajoute-t-elle. J'abandonne mes camarades pour vous suivre, voilà une preuve d'amitié.

— D'amitié ?

— Sachez comprendre à demi mot.

Nous pénétrons dans le cinéma. Foule si différente, en casquettes, en feutres, en sandales, en guêtres, mais sur les visages le même contentement, cette même gourmandise à l'approche du plaisir, la même vitesse dans tous les cœurs qui vont se répondre par l'illusion. Je vais prendre les billets. Olga me suit au guichet.

— Vous savez, Michel, *half and half*.

— Hein ?

— Je paie ma place.

Tout en parlant, elle glisse un billet dans ma main. Je deviens rouge d'humiliation. Une envie me vient de lui crier que son geste est une preuve d'indifférence, mieux : la marque d'une différence qui est entre nous, puisque le mien n'est pas le sien. Mais à quoi bon ?

A quoi servirait de l'irriter ? Je ne refuse pas, puis, quand j'ai pris les tickets, rageusement, en faisant chanter les pièces dans le creux de ma paume, je lui dis :

— Voilà votre monnaie.

Nous gagnons nos places. L'ouvreuse sollicite nos chapeaux et exige un pourboire. Olga sourit à l'écran. Au même moment une voix, derrière nous, jette son nom. Elle se retourne.

— Bonsoir, Basile.

Puis à moi :

— C'est un hasard.

La conversation s'engage. Elle rebondit d'un rang des fauteuils à l'autre. Basile s'enfonce dans le velours de son siège, étale ses jambes, pince le bras de sa voisine de droite, caresse le menton de celle de droite, couvre de jurons et de honte un monsieur qui s'indigne de son sans-gêne, enfin rit longuement, plein d'aise et sans aisance. Il nous raconte qu'il a bien diné. Je m'en moque. Olga au contraire l'écoute avec tant d'attention qu'elle oublie ma présence.

— Olga, vous savez...

Elle ne se soucie déjà plus de moi, de ses promesses, et prie Basile de venir s'asseoir à côté d'elle, pour mieux rire de ses grimaces.

Puis Dieu se fait annoncer au contrôle par une sonnerie prolongée, passe, avec sa volonté à mille étoiles. Il fait nuit brusquement. Une note, puis deux, puis une mesure, dix mesures sortent du sol. Le chef d'orchestre, par brassées, moissonne un champ d'harmonie. L'écran s'anime, il vient à nous, remuant, chargé de gestes orageux. Des chevaux le suivent, et des autos qui se renversent avant de nous écraser. On offre des fleurs à un vieux monsieur. Il remercie en embrassant une petite fille, celle qui est la mieux habillée, tandis que de sa poche sortent des décorations. Un coureur à pied mesure un champ. Je pars derrière lui, les dents serrées, les coudes au corps, je saute des buissons, des barrières. Je dépasse le second coureur, le premier, un coin de paysage, je vais, comme ivre du caprice de mes jambes

et respirant d'un écho de marche militaire qui rythme le vent au fond de mes oreilles.

Mais il faut s'arrêter : Basile parle. Sa voix par vagues, déborde l'illusion.

— Basile, lui dis-je, impatienté, ce film est remarquable.

— Je vois, je vois.

Il continue son histoire.

— Tais-toi.

Olga alors se tourne vers moi :

— Où vous croyez-vous donc ? Fumez, chantez, remuez-vous, faites claquer vos doigts, faites crier les ressorts de votre siège, faites quelque chose. Mais ne dormez pas, ne vous endormez pas sur un rêve de film. Vous êtes ridicule.

La danse des images se poursuit, elle possède le monde entier dans sa ronde. Des geishas proposent des étreintes jaunes et froissent les chairs comme des soies. Le Parisien gouaille et refuse. Il préfère les réverbères de la Concorde. Il y a un traître dans un coin du Far-West : on le pendra, c'est logique, c'est américain. Et encore, et toujours un baiser sur la bouche, ce baiser qui fait frissonner la salle prise dans le mouvement.

Je serre le bras d'Olga pour lui rappeler que l'amour joue en ce moment. Jouons aussi toutes nos chances, nos atouts, celui de l'ombre, l'illusion d'un héroïsme sentimental.

— Il fait si noir, Olga, lui dis-je, que j'ai peur de vous perdre. Approchez-vous.

Elle s'écarte. Mes mains insistent.

— Avez-vous fini ? s'exclame-t-elle, sévère.

Sur l'écran :

BONSOIR.

*

* *

Rien ne va plus.

Un autre soir :

— Je suis de mon temps, dit Olga.

— Votre temps n'est-il pas le mien?

— Oh! vous, vous êtes encore loin derrière, loin, bien loin. Vous n'êtes qu'un petit point noir qui monte lentement.

Elle ajoute en riant:

— Vous venez avec des robes à paniers, un carrosse déhanché, le sonnet d'Arvers. Lisez des manuels de culture physique.

— Vous faites bon marché des sentiments.

— Ils étaient inextricables. J'ai tranché le nœud Gordien.

Ce n'est que de la littérature. Je veux préciser:

— Et ce temps, le vôtre, interdit les épanchements?

— Non, il interdit le grotesque.

Le même soir, dans un dancing, Olga vogue dans les bras d'un Espagnol frisé, bête et fleuri quant aux joues, au parler et à la boutonnière. Elle va du piano au ventilateur, tourne, repart, revient, recommence. Son corps ondule comme une chanson, comme une algue. Les tables, les garçons en veste blanche entrent dans le mouvement. Je m'absorbe dans l'étude d'une boisson froide. Olga danse au fond du verre. Ses jambes bégaient et se tordent dans les reflets du liquide. L'Espagnol crie : « Caramba ! » Olga rit de toute sa peau, en tempête, par vagues de frissons. Je ne suis pas jaloux. A coups de couteau j'écris un poème. Je le grave sur la table.

Puis je regarde encore l'Espagnol. Olga, le plafond. Le ventilateur brasse des parfums. Une dame perd ses seins, ils suivent la robe de haut en bas, tombent sur le plancher avec un bruit de souliers vernis qui craquent. Il faudrait beaucoup de courage pour les ramasser.

— I want to be happy, chante l'orchestre.

Voici l'attraction de la soirée : une course aux ballons. Chaque femme attache au bout de son bras un gros ballon d'enfant, les hommes doivent les crever, comme des cœurs. Celui qui en détruira le plus sera le vainqueur, le Don Juan, le crève-cœur.

L'orchestre reprend :

I want to be happy,
But I would to be happy
Till I make you
Happy too.

L'Espagnol lève les bras, fait zézayer sa cigarette. Un éclair frôle la frêle chair gonflée d'air qui éclate avec bruit. Un ballon, puis deux, puis cinq. Olga se défend, ses bras précipitent leurs courbes, se multiplient comme ceux des Bouddhas.

— I want to be happy, chante mon cœur.

Musique, alcools, musique, un nègre qui rit jaune. Nos plaisirs sont odieux. Je pense alors à Graziella. Une prairie s'étend soudain comme un tapis. Des pommiers poussent. Une vache mugit, mais aussitôt le saxophone l'imite. Tout recommence, musique, musique, le rire jaune du nègre.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive? demande Olga entre deux danses.

— Rien, malheureusement, je m'ennuie.

Elle va repartir, puis brusquement s'arrête, pose sa main, si chaude, sur mon bras et murmure:

— J'ai été dure, l'autre soir. Pardonnez-moi, Michel. Vous savez bien que je suis votre amie.

*
* *

Pour la plupart des gens, l'amour, c'est un enfant joufflu qui a des ailes et qu'on érige, innocemment dévêtu, sur les fontaines publiques.

Pour moi, c'est un point d'interrogation.

René LAPORTE.

(*Extrait d'un roman à paraître chez Grasset,* LE DINER CHEZ OLGA.)

Autre nuit tempérée

A Pierre Reverdy.

La terre tourne au son de l'accordéon du vent. Sur la route en rayon de lune, un escamoteur chemine, sa pacotille à kermesse lourde à ses épaules... Le vent chemine aussi dans les rayons de lune, tours de cartes, les arbres font sauter la coupe. Soudain la pluie bat la parade dans la clairière, mais la nuit étrangle les spectateurs. Les vrilles du vent perforent le ciel, lueurs d'âmes. Les rabots du vent nivellent la plaine, bousculent le baladin, ses cheveux s'emmêlent en couronne de martyr, tout est brouillé, lignes, souvenirs, on ne sait plus, on n'a jamais su, l'escamoteur est escamoté son sac encore plein de miracles.

Exhorte aux troisième A

A Joseph d'Arbaud.

Tous les chemins s'en vont à Rome et plus particulièrement encore celui d'Aurélien, sur lequel ta croix se désaxe au neuvième milliaire d'Aix vers Arles, quoique à vrai dire, nos ingénieurs aient dévié la vieille route dont la rampe était vraiment trop accusée pour nos imaginations.

Figons d'Eguilles ou Figons par Eguilles, tous les vergers de ton terroir sont à vendre. Tu n'étais pas prédestiné, cependant, à la consomption qui te mine, bien que pour fêter l'Assomption tes bois éclatâssent en feux mystiques que les chasseurs allumaient négligemment, et que les secousses sentimentales ou sismiques eussent désagrégé tes soixante feux.

Jeunes gens, qui parmi vous nourri des bucoliques les plus agrestes, sait faire chanter la cigale prisonnière alors que tous les vergers de mon village sont à vendre ?

Génération sans mâles et sans mariages, les saisons ont perdu leur ordonnance de sterza rima. Elles courent aujourd'hui un douze cents mètres relai à quatre clubs sous un soleil qui fait éclater les fruits et les routes. Le mildiou, ce chancre, s'attaque même à la feuille de vigne...

Jeunes gens, jeunes gens, des gradins de terre grise de leur cirque de collines, les oliviers de mon village prennent des figures de censeur et Pallas vous condamne avec leurs attendus.

Il est temps encore; mais ne tardez pas. Ma grand'mère qui est la doyenne et qui joue au cadran solaire avec sa

chaise et l'ombre d'un vieux mûrier vous souhaitera la bienvenue. Son vin cuit appelle à la langue les chansons des hommes libres et, comme elle parle le français de façon suffisante, vous pourrez au soir bavarder légendes, humanismes, etc.

Attelez le tracteur devant les bœufs, tous les vergers de mon village sont à vendre, ou, sur plan américain, vous récolterez les plus belles allégories.

Commission par divers

A Max Jacob.

Il était une ourse fort habile en horticulture. Comme elle aimait à corriger la nature, elle avait greffé un rosier à la cime du tronc qui décorait sa fosse. — Coquetterie féminine voici bien de tes tours !

Il était un Roi fainéant, si fainéant, que les fourrures sur lesquelles il reposait adhérèrent si fort à sa peau, qu'un des Maires du Palais l'écorcha vif pour s'en faire une descente de lit.

Pensiez-vous que celui sur lequel se penchent, en lançant des sous et des paquets de tabac, les militaires et les bonnes d'enfant, souriait aux oiseaux qui le visitent ?

Lorsque les roulements du tambour chassent les badauds, il relève sa mâchoire de carton et ramassant la recette de la journée : « Je ne vous retiens plus, Monsieur, de poétiques travaux me réclament ; la peau de l'ours ne se vend pas à crédit. »

Jean MALAN.

L'Italien

Au seuil de sa petite maison neuve, le dos contre la grille du jardinet, Marie Depaque, les mains sur le ventre par dessus son tablier bleu, clignait les yeux dans la lumière du couchant. Elle attendait son homme. Le mistral éparpillait ses cheveux gris autour de ses joues déjà fanées. Il soufflait de la rade scintillante, au bout de la rue, par delà le parapet que les tramways semblaient érafler, avec des grincements aigus. A grands coups il attaquait le vieux Port, et la Cannebière ouverte à lui. Mais le long de la Corniche une rafale obliquait, comme une flamme entre ces logis de pêcheurs, jaillis depuis quelques mois dans le terrain vague, au pied d'une carrière qu'elle léchait de bas en haut avant d'y mourir en tourbillons.

Comme son mari tardait, elle rentra, et mit bouillir de l'eau pour la soupe de poissons sur le fourneau graisseux. De temps en temps, elle se penchait à la fenêtre basse, qui donnait sur un jardinet de deux mètres de large une façade, où s'alignaient des salades et des oignons. La porte était au milieu. De l'autre côté baillait la fenêtre de la salle à manger; sur le derrière, regardant les cheminées de Marseille, celle de la chambre. Les volets étaient verts; les murs d'un gris clair sans ornements. C'était une espèce de torchis qu'on avait d'abord tassé entre deux cloisons en planches puis fait sécher au soleil. Déjà le mistral le mordait aux angles. Malgré tout, cette rue de maisonnettes uniformes, dont tous les toits rouges abritaient des pêcheurs, gardait un air d'aisance et de propreté qui justifiait presque son nom: Boulevard des Chalets.

C'était un italien qui les avait fait construire; un vieux pêcheur. On ne savait rien de sa vie, sauf qu'il avait travaillé sur le port, à Gênes puis à Nice et qu'il avait des économies. Il habitait, au sommet de la carrière, isolé, dominant la ville et sa rue, un logis de quatre pièces, en pierres de taille, en butte au soleil et au vent Tous les trois mois, il descendait toucher son terme; grand, maigre, la moustache courte et dure comme une brosse les dents noires, et les cheveux blancs voletant sur sa nuque autour de la casquette. il trinquait avec ses locataires, plongeait l'argent dans la poche trop basse de son pantalon de velours, levait son baton en signe d'adieu, et remontait à moitié saoul.

Dépaque l'affectionnait. Parfois il le prenait avec lui dans sa barque; une façon de lui faire revivre le temps de ses pêches, et il lui donnait une friture. Le dimanche il le rencontrait dans un bar au coin du vieux Port. Souvent ils rentraient ensemble. Par les beaux jours, Nivoli descendait au vallon des Auffes où Dépaque amarrait sa barque et étendait ses filets. L'italien l'aidait à les racommoder; assis sur une pierre, la pipe aux dents.

Marie ne l'aimait pas. D'abord il vivait avec une femme qu'il avait ramenée on ne savait d'où, et qui passait avec de grands airs prendre le tram de la Corniche. Et puis, il perdait son homme. Depaque s'était fait voleur. Il la volait. Deux fois, du tiroir de la commode avait disparu un billet de cinquante francs, deux fois cent francs: « Hein? tu vas voir des femmes, ou tu vas boire avec ton Nivoli? » Il se révoltait: — « Je te donne l'argent pour te le chiper ensuite? Alors je suis fada? » C'est toi qui le gagne? Qui m'empécherait de le garder si je voulais? Tu marques mal tes dépenses. Fais ton compte!

Et comme elle avait négligé de noter un flacon de violette? Ah! tu fais exprès de l'oublier! Ça et le reste..»

Les portes et les fenêtres étient restées intactes pendant leurs absences. Personne n'était entré; Alors ils s'étaient pris de haine, brusquement sans raisonner et ils s'accusaient réciproquement. Elle devint hargneuse. Lui versait sur elle des flots d'injures.

« Tu sais bien faire tes folies quand je suis en mer! Et puis c'est moi qui vole? C'est moi? Qu'est-ce que tu fais de ta journée? Réponds? » Il était trapu, brun, un tricot bleu tendu sur ses pectoraux énormes, les mains et les oreilles velues, et le poil rude sur ses joues et ses lèvres mal rasées. Ses yeux avaient pris la teinte glauque des grands fonds. Ils devenaient gris quand il fronçait les sourcils et baissait la tête comme un taureau.

Ils s'épièrent à table, au lit. Quand il rentrait il la cramponnait par les bras et vrillait son regard au fond du sien. Une fois elle changea le portefeuille de place. Le lundi suivant au réveil, il manquait soixante francs. Pourtant ils avaient passé l'après-midi du dimanche, côte à côte, au cinéma! Ils s'étonnèrent. Et ils commençaient à supposer un autre voleur. Mais comme il devait acheter un filet, au saut du lit il prononça « Où est l'argent? » avec une telle candeur qu'elle prit sa question pour une feinte. Or cette nuit-là elle avait dormi Lui aussi... Qui des deux s'était levé? Et les soupçons dansaient de nouveau dans leur pauvre et méchante tête.

Et ils n'en parlèrent à personne, parce qu'après vingt ans de mariage, ils avaient honte d'avouer que l'être qu'ils avaient épousé était un voleur. Elle y songeait devant son fourneau: « Ah! misère! » Elle tisonna le feu.

Dépaque entra, avec un coup de vent. La pêche était mauvaise. Il l'avait vendue en montant le vallon des Auffes, à des bourgeois qui se promenaient sur la Corniche.

« Va acheter des œufs et du saucisson. » Il parlait sans brutalité. Elle sortit. Il s'était bien juré de ne pas penser au portefeuille. Mais il fit deux pas dans le jardin, rentra, et ouvrit l'armoire. Il manquait cent francs, il en était sûr; il avait compté le matin: « Oh! quelle femme! » Il se mordit les lèvres, et referma la chambre soigneusement.

A table, en face de Marie, il ne dit rien. Mais au dessert: « Tu es sortie, cet après-midi? » demanda-t-il?

Elle fit signe que oui: « Je suis allé jusqu'à la Ménagère ». Elle ouvrit le tiroir du buffet :

« Regarde la paire de chaussettes que j'ai achetée pour mon homme !

— Fais voir.... Et la monnaie?

— Quelle monnaie?

— La monnaie des cent francs.

— J'en avais seize.

— La monnaie, je te dis!

— J'ai un franc.

— Tiens, voleuse, voilà le reste!

D'un coup de point il lui avait fendu la lèvre et cassé des dents. Elle gémissait, inerte, sur le sol, et bavait du sang sur son corsage rouge. Lui tournait en se heurtant aux chaises qu'il chassait à grand coups de pied.

« Tu l'as bouffé avec l'autre! Je t'y prends cette fois. Tu crois que je vais me peler au soleil pour un voyou que je ne connais pas, et qui me plante des cornes avec mes économies? Tu peux les garder, tes chaussettes! Tiens, essuie-t-en les dents ! »

Elle haleta : « C'est pas vrai, c'est pas vrai ! Je n'ai rien pris. J'avais seize francs, dans mon portemonnaie. Je voulais te faire une surprise, les chaussettes! C'est toi le voyou, oui c'est toi ! C'est pour celle de Nivoli ! »

Il la frappa au ventre, avec le talon. Elle se tut. Puis il souffla sa colère à pleins poumons. Le vent était tombé. L'obscurité peu à peu s'étalait sur les pauvres meubles épars, l'enveloppait, le serrait, calmait ses nerfs, lui ôtait la force de bouger. Des débris d'assiettes blanchissaient ça et là, autour de la table. Etendue contre le buffet, une masse noire geignait. De la rade, la gamme lointaine d'une sirène monta puis descendit dans le sombre silence.

Dépaque fut pris d'une lassitude immense. Et il eut pitié de lui-même, et peut-être de sa femme. Il la trainait dans la chambre, et la coucha sur le lit. Elle parlait en sanglotant, comme un enfant:

« Tu vois bien, ça ne peut pas durer. C'est pas moi, c'est pas moi, je te le jure. Et peut être pas toi non plus.»

« Peut-être? Tu dis peut-être! » Pour ne pas la battre il lui serra le poignet à le broyer. Chacun en était venu à ne plus pouvoir croire à l'innocence de l'autre. Et ils

restaient là dans l'ombre, immobiles, sur le lit, elle étendue, lui assis, murés dans leur désespoir comme dans une prison, persuadés qu'ils ne sauraient jamais rien l'un de l'autre, accablés sous une fatalité formidable, dégoutés ·leux-mêmes plus que de personne. Enfin Dépaque parla:

— « Il faut se quitter, Marie ».

Elle répéta:

— « Il faut se quitter. »

— « Demain, continuait-il, nous irons en ville. On divorcera. Incompatibilité d'humeur. Tu feras ta vie avec qui tu voudras. »

— « Et toi aussi, Louiset ! »

Il se leva et alluma la bougie.

— « Tu n'as pas soif! »

Elle murmura « Si ». Il alla chercher la cruche. Elle but au goulot, à grandes gorgées. L'eau coulait sur son corsage. Il but après elle, en essuyant le sang d'un revers de manche. Puis il sortit, fit quelques pas sur la Corniche, et descendit à sa barque. La nuit était noire. Mais il connaissait le chemin pierre à pierre. Il s'assit à l'arrière, bourra une pipe, la fuma à moitié, et rentra. Sa femme dormait, comme il l'avait laissé. Il s'étendit à côté d'elle, tout habillé.

Maintenant, ils allaient à Marseille, comme ils disaient tous les jours. Ils n'avaient pas pris d'avocat. A quoi bon? Ils étaient d'accord pour se quitter. Mais quand ils se trouvèrent devant le Président, les bras ballants, le dos voûté, assis sur leur banc, comme des accusés, ils eurent conscience de leur détresse. Et il restaient là, muets dans une communion de pensées qui les désespérait. Le Président patelin tentait allègrement la réconciliation et s'étendait en considérations sur le divorce avec de petits gestes grotesques de ses petits bras pour les inviter à parler. Soudain, comme sous une influence magnétique Dépaque et sa femme se regardèrent, l'œil méchant. Leur haine les reprenait. Ils sentaient devant ce gros homme à la face rougeaude, que celui qui accablerait l'autre gagnerait. Ce fut elle qui commença.

« Il me vole, lança-t-elle d'une voix étranglée. Et elle

parla de suite, les poings crispés, les yeux vaguement levés, par delà le magistrat vers la tête de la République Elle raconta tout, leur passé, la location de la maison, les pêches de son homme, et puis les vols. Il chipait les jours de pluie ou de bourasque, pendant qu'elle faisait la soupe. D'autre fois, il restait vautré sur son lit, même quand la mer était d'huile. Il guettait l'heure où elle venait en ville faire ses courses. Ce n'était pas qu'il se soulât, mais il donnait l'argent à des femmes.

Il s'était levé:

« C'est faux! C'est elle, pendant que je pêche! C'est une rosse! » Il jurait la main tendue.

« Asseyez-vous, dit le président, vous parlerez après. »

Il s'assit en la regardant par dessous. Il haussa les épaules! Puis il cracha. Le gros homme interrogeait Marie.

« Avez-vous des preuves? »

« Mais oui, j'ai des preuves! La preuve, c'est que personne n'a touché aux serrures, ni aux fenêtres. Et on m'a volé cinq fois. Je dois trente-huit francs à l'épicier. Et le pain! Et c'est à peine le vingt du mois! »

Elle pleurait.

— « Ce n'est pas une preuve, prononça le président. Il choisissait ses mots: « Et si par quelque moyen, on pénétrait chez vous pendant votre absence, quelque voisin pourrait-il en témoigner? »

Ils énumérèrent les habitants des cinq chalets; autant de pêcheurs. Les hommes étaient tous en mer à la même heure. Le vieux Garou vivait seul avec son fils, qu'il accompagnait au large. La Mariotte était toujours saoûle. On ne pouvait pas s'y fier. La femme de Planche avait assez à faire avec ses quatre mioches pour ne pas passer le temps à sa fenêtre... Et puis, leur maison était un peu en retrait dans le terrain vague. Il fallait, en venant de la rue, avoir le nez dessus pour voir l'entrée.

— « Alors...? dit le magistrat, il faut voir, avant d'en venir à un cas regrettable.

— « Alors... Ils n'y avaient pas pensé! Dans le train qui les ramenait, côte à côte, ils ruminèrent leurs doutes. Ce n'était pas un voisin, ni une connaissance! Ils flai-

raient des traces, parmi les souvenirs, s'égarant sur des pistes inconnues, au bout desquelles ils découvraient leur stupidité. Ils passèrent à petits pas, lui les mains au dos elle les bras croisés dans son fichu, car on était en février, et le vent piquait. Le soleil se couchait. Planche les salua:

— « Vous venez d'en ville? »

Ils répondirent ensemble:

— « Eh oui! Un peu!... Des emplettes. »

Ils soupèrent en silence. Au fromage, dun coup de point sur la table, il fit sauter les verres:

— « Non de Dieu! C'est pas un autre! Cet animal de Président va me brouiller la tête. C'est toi, oui, c'est toi! »

Il allait l'étrangler. Pour se contenir il mit ses mains dans ses poches. — « Demain, tu entends, dès demain, plus d'histoire! Je sais bien que tu n'avoueras pas, quand même tu en creverais. »

— « Toi non plus !

— « On fera comme on avait décidé. Et puis, on déménagera. Tu fichera le camp où tu voudras. Moi aussi... J'ai vu Nivoli, hier, oui je l'ai vu ! Tais-toi hein ! Laisse sa femme tranquille ! N'aie pas peur, je ne lui ai pas parlé de tes saletés. Je lui ai dit qu'on partait pour quelques jours, à l'Estaque, chez ton frère. Demain, tu coucheras où tu voudras, pas ici, il reste vingt francs. Après demain soir, à dix heures, on commencera à emporter les meubles. Je me ferai prêter un charreton. Puis, on ne reviendra plus. On sera toujours à temps pour le lui dire, à Nivoli. » Et il se coucha sur les algues dont il s'était fait un lit dans la salle à manger.

Il passa la journée suivante à radouber sa barque. A six heures, il vint la chercher. Ils descendirent à pied à Marseille sans dire un mot. Ils soupèrent dans une gargotte, chacun à leur table. Il la quitta sur le vieux Port, à l'angle de la rue de la République :

« Adieu, ma chère, demain soir, à dix heures, à la maison. Fais la noce avec ce que tu m'as volé.

« Et toi aussi.

« Oh moi ! Dans trois mois, libre comme l'air! Il par-

tit en sifflotant, et s'enfonça, vers le quartier des filles: « Ecoute, chéri! » Il s'arrêta à la première porte.

Quand il revint, à petits pas, vers la Cannebière, le tramway du « Prophète » passait. Il sauta dedans, sans savoir pourquoi, descendit au Boulevard des Chalets, rentra chez lui, se coucha sur le lit, et s'endormit.

Un bruit l'éveilla. Il se glissa dans la cuisine. La serrure de la porte d'entrée, rouillée par l'air marin, grinçait. La porte s'ouvrit. Une ombre gigantesque aux jambes infinies, se projeta dans l'étroit vestibule blanchi par la lune, rencontra la cloison de la chambre, et grimpa jusqu'au plafond en se cassant aux angles. Puis l'homme apparut. Dépaque, accroupi derrière le fourneau, retint un cri. C'était Nivoli. Nivoli retira sa clef de la serrure, et ferma la porte, doucement. Il fit deux pas vers le fourneau sans tâtonner, en habitué de la maison, y frotta une allumette, sortit de sa poche une bougie qu'il éclaira. Il entra dans la chambre, ouvrit l'armoire, déplaça une pile de linge:

« Ils l'ont tout pris cette fois! » murmura-t-il. Il remit le linge en place, et referma la chambre.

D'un bond, par derrière, Dépaque le saisissait à la gorge et le renversait. Nivoli lâcha la bougie. Dépaque avait roulé sur lui. Le genou enfoncé dans l'aine de l'italien, il l'étranglait en accompagnant ses râles d'un rythme lent des bras et des mains, comme s'il pétrissait.

« Ah, c'est toi! c'est toi! » Nivoli avait cessé de gémir. « C'est toi depuis six mois, c'est toi qui nous rends fous! Tu avais la clef, vieux brigand, tu en avais gardé une, en me louant la maison! De là-haut tu guettais à ton aise le départ, et puis tu venais, la nuit, ou le jour par la carrière? Réponds, ou je t'étrangle! »

Nivoli ne bougeait pas; Dépaque lui tâta le visage. Il sentit sous son index un œil grand ouvert. Plus bas, autour de la bouche, il mit la main dans quelque chose de gluant, comme de la bave. Brusquement il la retira, et l'essuya derrière son genou au pantalon de l'Italien: la clef, dans la poche, contre un sou, rendit un son mat. Alors il enjamba Nivoli, découvrit une allumette sur le

fourneau, ramassa la bougie qu'il alluma. Et il contemplait le vieux, le globe blanchâtre des yeux, et sa langue qui pendait vers les taches noires du cou. Il souffla la bougie.

Puis il sortit, referma la porte à clef, et atteignit la Corniche à travers les terrains vagues, par derrière, pour éviter la rue. Il courait, le vent dans les cheveux. Il s'engouffra dans la rue de la Darse, au numéro 6, grimpa deux étages, et s'arrêta épuisé sur le palier. Marie ne pouvait être que là, chez Mireille son amie, puisque «ce n'était pas elle! » Il frappa de petits coups, en soufflant par la serrure: « Marie, Marie, c'est moi Louiset ». Marie en chemise entrebailla la porte :

— « N'aie pas peur! Je sais qui c'est, Marie! Viens voir il faut que tu viennes voir! » Il la prit par le bras.

« Attends ». Elle enfila sa robe, ses chaussures sur ses pieds nus, et prit sa pélerine. Il la tirait par la main dans l'escalier sur le port.

« Pas si vite, je suis morte ! », murmurait-elle.

« Il faut que tu voies tout de suite ; que tu voies que c'est pas moi; toi non plus, toi non plus. »

Le vent, sur la Corniche, relevait sa pélerine. Malgré l'ardeur de la course, elle grelottait.

« Et Mireille, demandait-il? »

« Elle est aux Martigues, avec son frère. Elle m'a prêté son lit. Pas si vite, j'ai peur!

Par les terrains vagues, ils arrivèrent. Il entra le premier. Elle vit un crâne entouré de cheveux blancs, puis une forme immense, étendue, au clair de lune, les deux pieds contre la cloison de la chambre.

« Attends, que j'éclaire, tu lui marcherais dessus ». Elle le reconnut: « Nivoli! C'est lui! » Elle ajouta: « Ça ne m'étonne pas. Tu l'as étranglé? Alors? »

« Alors, dit Dépaque, ça ne regarde que nous. C'était mon affaire. Pas de complications avec la justice! On n'a pas de témoins du vol. Ça n'en finirait plus. Tu vas m'aider. Il le fouilla.

« Deux clefs ? Celle d'ici. Celle de là-haut. Donc il n'y a personne. Il ne faisait pas son coup quand la femme était là. Il se méfiait d'elle! On va le monter dans son

lit! » Ils le dressèrent contre le mur. Dépaque se courba sous lui et le prit sur son dos, en passant les bras du mort sur ses épaules. Comme il était petit, la tête lui retombait sur la poitrine, en ballotant contre sa joue. « Eteins, et ferme bien! »

Ils partirent au pied de la carrière. Ils la rasaient de très près, à cause du clair de lune. Ils trouvèrent un sentier de mineur. Dépaque montait le premier, à tâtons, se méfiant des éboulements. Les pieds du cadavre lui battaient les jarrets et se balançaient devant le nez de Marie. Elle heurta un pic de mineur, qui dévala en tintant sur les rochers. Ils s'arrêtèrent, collés au sentier. Un chien aboya. Puis ils n'entendirent plus que le gravier crissant sous leurs pas.

Ils atteignirent la crête. A cent mètres, isolée, se détachait la maison blanche de l'Italien.

Dépaque tint de sa main gauche les bras du mort croisés autour de son cou, comme un collier et de l'autre mit la clef dans la serrure. Ils refermèrent derrière eux. Elle alluma une bougie. « Le lit? » Ils le découvrirent dans la deuxième pièce.

« Casse une vitre, ordonna-t-il. Doucement! Ouvre la fenêtre. Aide-moi à l'étendre. Ou plutôt mettons-le debout, là! Nous le laisserons tomber naturellement près de la fenêtre, comme s'il allait la fermer! » Le cadavre s'effondra les bras en croix.

« Ça va. Ouvre l'armoire. Jette le linge dehors ! » Elle poussa un cri: « De l'argent! » Il y avait trois billets de 100 francs dans un portefeuille.

« Si c'est pas une honte! Prends-les. C'est à nous! Laisse le portefeuille! »

Il remit la clef dans la poche du mort. Passe-moi ta pélerine. » Il balaya à grands coups le plancher, pour effacer les traces.

« Viens ». Il sauta le premier par la fenêtre qui était basse, puis reçut Marie dans ses bras.

Il était quatre heures quand, après un long détour sur la Corniche, ils rentrèrent chez eux. Les premières barques allaient prendre le large. Alors ils se regardèrent.

« Tu vois bien, lui dit-elle. »

« Et toi! » Ce furent leurs seules paroles. Comme ils étaient épuisés, ils s'endormirent côte à côte.

Au réveil, elle lui dit: « Et le divorce? »

Il n'y pensait plus.

« On l'annulera. Pour une raison à nous qui ne regarde personne. On dira qu'on n'en veut plus, à Mireille. »

« Et au Tribunal? »

« Au Tribunal aussi.

« Et les frais? »

« On paiera avec les 300 fr. Ils sont pas volés ceux-là.

Le président ne s'étonna de rien. Il avait bien vu que ce n'était pas grave.

La justice fit une enquête interminable sur l'assassinat. On vint trouver Dépaque, qu'on savait très lié avec l'Italien, pour connaître ses ennemis. Dépaque devint blême et tremblait. Quoi de plus naturel? Nivoli était son ami.

Tous ses locataires étaient des pêcheurs connus, qui payaient régulièrement leur terme, et d'ailleurs ne manquaient de rien. Il fallut écarter l'hypothèse de la vengeance. Mais on soupçonna fort un souteneur, inculpé déjà pour détournement de mineure et tentative d'assassinat, qui couchait quelquefois avec la maîtresse de Nivoli. Il eut les travaux forcés à perpétuité, qu'il méritait par ailleurs.

Nivoli n'avait pas d'héritiers. Cette femme fut déboutée de ses revendications. Les locataires qui le purent rachetèrent leur maison à la ville.

Les Dépaque, par petits versements, sont devenus propriétaires. Ils ont agrandi le jardin et creusé dans le mur de la cuisine une cachette pour leur argent.

Henri Chabrol.

Deus ex machina

I

« Pas un mot sur ta lèvre et pas un astre au ciel,
pas un pic sur la mer, pas un toit, pas une arme,
un pauvre horizon blanc tournant au carrousel
et qui fait l'éloge d'un remords qui le charme.

Ce n'est peut-être pas ce que j'aurais pu voir
mais l'azur qu'on retourne ainsi qu'une sacoche
laisse choir à mes pieds un soleil pour un soir,
un cerveau pour un cœur. Le regard que décoche

l'arbre perdu dans le tourbillon de ses feuilles
suppose un plan connu qui prévoit l'Univers... »

Ah risible du siècle ! L'infini de l'œil quand on lève la paupière ! Emphase des poitrines misérables et des gestes déliés par un déchet de vie. Dans quelle tombe jeter tous ces membres vains qui sèchent au soleil ?

Et toi, Soleil, fabuleuse épaule d'un ciel qui défaille, quel secret scelles-tu, quel regret souilles-tu ? Dis-moi quel Dieu t'a donné ce superbe talent d'histrion ?

Sur les dalles de l'orgueil fondent les perles dans des poisons nacreux. Les paysages s'étonnent devant les gouffres de la nuit. La nuit, cette matière poreuse qui

rend les sommeils de porcelaine. Et, à l'horizon qui tombe et renaît, mordu par d'éternelles aurores, traîne la pourpre d'un roi qui sait mal se cacher.

II

J'ai traversé la ville.
Des statues dormaient
du sommeil des pierres
sous un ciel d'incendie.
Des arcades limitaient la nuit
et du sol naissaient les oiseaux de la lumière.

Le croisement des rues
explique le miracle des lignes de la main.
J'ai cru lire des secrets terribles,
surprendre des incestes.
Mais avec le coup de tête de l'indifférence
des hommes déplaçaient les rues
et changeaient les destinées.

Au milieu d'une place
un enfant,
entouré d'hommes frêles
qui s'appelaient entre eux
les Albinos du Ciel,
jouait avec des seins de femme
et des amulettes.

Partout les rêves combustibles
hantent des traverses de miroirs,
les miroirs de la nuit

où se lit la nostalgie des ivoires.
Les étages du sommeil croulent.
Chaque pierre descend lentement
à peine plus pesante que l'air.

III

Qu'ai-je donc fait à ma chair ?
Les minutes me traversent
comme des gouttes de plomb,
et des bruits souterrains,
des coups de pioche,
des coups de cloche sourde
se perdent parmi les battements de mon cœur,
brisent le réseau de mes veines.

La mer roule des serpents.
Le vent frappe mes os.
La pluie fouette mes reins.
Deux enfants insensibles,
la langue hors de la bouche,
un poing dans l'oreille,
le corps passé par une déchirure de la coque,

gravent avec un clou
à même la peinture du navire
les desseins du ciel.

Quel mugissement casse le mugissement des vaches ?
Des vaches dans les rochers
broutant l'herbe du désespoir.

Si le ciel a le goût des fleurs d'orage
nous supportons sur nos joues
le fleuve des sons cabré sous le vent.

Entre deux chars d'écume,
mêlée aux ronces du sel,
la bouée dans son étable d'algues hurle son impuissance.
Et les vaches braquées vers la haute mer
avancent parmi les varechs,
jalousent les bouées
qu'elles croient taureaux
dans le mouvement des vagues.
Nul ne peut avancer
ni franchir les plaines d'eau
cependant que les oiseaux
flottant comme des écoutes au mât des nuages
vont plus vite que le son
et brodent les cumulus de la terreur
des bonds de leur cœur
comme un tissu d'espoir.

Que me veut la terre ?
Je la sens qui m'attrape les genoux avec ses mains d'eau!
Le lierre de la vie m'emprisonne dans son filet.
Devant cette lutte le sol se glace d'angoisse.
Les papillons martyrisés
en colonnes de fumées
s'élèvent, sont tordus par le vent :
ils viennent heurter les rayons du phare
avec l'espérance d'arrêter cette roue
qui roule sur l'horizon.
Je suis au moyeu du monde.
J'entends la rumeur des mouches.

la lourde plainte des insectes.
La terre secoue ses puces.

L'animal traqué de la mort
hors des saisons humaines,
des heures et des vides terrestres,
chante entre quatre murs.
Une ombre équestre
se couche sur les fronces de la nuit.
La chair est à l'abandon.
L'ombre d'un couteau
tranche les murmures de la vie,
la voix de la douleur
autour du silence cerné dans la moire.

Les oiseaux froids de l'existence
tombent sur le front
et le désert du crâne
ressemble au champ cultivé par l'hiver

où bientôt sortie de l'eau
crépitera une autre aurore
calme comme Orphée dans ses tuyaux de lin.

Georges HUGNET.

St-Malo, septembre 1926.

Quelques mots de réponse à Gaston Berger et à Maurice David

Comment ne serais-je pas extrèmement obligé à G. Berger (1) et à M. David (2) des objections opposées par eux à certaines thèses, même à la thèse principale de « l'Introduction à la philosophie » ? Elles expriment, avec l'attention qu'ils ont bien voulu accorder au livre, leur affection pour l'auteur. Je la reconnaitrais mal en ne leur répondant pas; mais ce sera brièvement, afin de ne pas abuser de la complaisance des « Cahiers du Sud » où je retrouve l'accueil empressé et toujours généreux que les Marseillais, plus volontiers que d'autres, offrent à leurs hôtes.

Ni Berger, ni David ne se plaindront de ma réponse. Je suis prêt à leur accorder tout ce qu'ils me demandent, mais je ne renierai rien. A Berger d'abord, j'avouerai sans honte, n'avoir pas résolu toutes les difficultés qui s'attachent à la communication des consciences. Quel homme le peut? Il faut toujours tempérer et je crois n'y avoir jamais manqué, ce que l'idéalisme absolu doit engendrer de confiance en nous et en notre pensée, par la reconnaissance de notre limitation. L'homme comprend le chien qui ronge son os; le chien ne comprend pas

(1) Cf. *Cahiers du Sud*, n° 81, pp. 33, 42.
(2) Cf. *Cahiers du Sud*, n° 83, pp. 218, 25.

l'homme qui lit son journal. Comment l'homme comprendrait-il plus que l'homme? Pour qui ne veut pas être dupe des abstractions issues de l'analyse, nos explications ne sont que des anticipations. Je professe par l'idéalisme qu'à l'aide des progrès successifs de la biologie, la philosophie expliquera, mieux que par un schème vague, comment la conscience peut être une et plusieurs. Maintenant il n'y a encore qu'une raison d'espérer une explication plus détaillée; mais il y a cette raison, c'est la relativité de l'objet. Car si l'objet était en soi, pensable, soit, mais séparé de la pensée, il serait un, absolument nécessaire, accompli pour elle, et du même coup la conscience qui ne serait ni requise ni utile, serait réduite à rien. Si, au contraire, l'objet ne peut être tissé de relations qu'à la condition d'être pour quelqu'un *ipso facto,* son unité s'oppose une pluralité de sujets pour lesquels il est un et le quelqu'un devient plusieurs. Ma vie ne serait pas un dynamisme et l'avenir serait un passé, si elle ne se heurtait à des obstacles. Contiennent-ils un noyau irréductible aux lois, je suis vaincu d'avance. Mais s'ils ne se fondent pas sur une chose en soi, ils doivent me révéler d'autres volontés que la mienne, d'autres consciences dont je pourrai m'assimiler les mouvements. Il faut choisir entre une autre nature morte, suivant l'abstraction objectiviste, ou une république de consciences: avec la deuxième hypothèse, convient l'expérience puisqu'il y a l'amitié.

Cette explication abstraite est-elle insuffisante? Assurément, puisque toute explication abstraite l'est. La communication des consciences devient réelle quand la sympathie fait qu'une conscience reproduise, sous l'empire d'une autre conscience, un mouvement de construction. Imaginons donc qu'un sujet suprême qui ne peut être Dieu qu'en étant au moins une conscience, par une émission qui est au dessus de la sympathie dans la hiérarchie des actions comme la sympathie est au-dessus de la causation, se déploie en sujets qui ne peuvent émaner de lui qu'en réduisant à leur taille sa liberté. Mais de cette émission, nous ne pouvons savoir que

l'idée ou au plus des équivalents mineurs: le moins pauvre est sans doute la procréation par laquelle des parents « activent », comme le dit Loeb, en donnant à ce mot le sens objectif qui convient à la physicochimie, la conscience de l'enfant encore engourdie dans une moindre clarté. Expliquer concrètement la communication des consciences, ce sera engendrer la science de l'hérédité, de la sympathie et de plus encore. La philosophie n'y suffit pas, elle attend du savoir empirique une matière intelligible qu'elle ne peut que se promettre.

Mais elle peut se la promettre car il n'y a pas de chose en soi. J'arrive et me limiterai à l'objection maitresse de David. Il allègue l'impossibilité de « comprendre la connaissance sans une extériorité. » Oui, c'est impossible: Comment ne voudrais-je pas intégrer dans l'idéalisme absolu, les analyses définitives de M. Brunschvicg Mais que peut être une extériorité sinon mutuelle, sinon la relation de deux termes extérieurs l'un à l'autre pour un sujet, une dualité résistant à l'union, bref une contradition ? Voici comment je résumerais le procès psychologique de la connaissance. Une conscience découvre et crée à la fois en elle-même une contradiction : il faut bien que celle-ci soit en elle puisque la nature même de la contradiction interdit la composition des contradictoires, exclusifs l'un de l'autre, dans un même monde objectif. La contradiction est pour ainsi dire la relation qui n'est que rapport parce que l'un des deux termes indispensables à sa position lui est refusé par l'autre. Aussi quand un savant souffre de l'incompatibilité de deux faits, c'est lui qui fait sa souffrance et l'incompatibilité en se trompant sur l'un d'eux. Mais alors qu'il choisisse ; ou il admettra que cette contradiction lui révèle une extériorité absolue et il ne lui reste qu'à renoncer et à adorer une idole ; mais il n'est plus qu'un savant fatigué ; ou au contraire il osera analyser l'un des termes rebelles à la systématisation ; mais en commençant à réduire ce corps apparemment étranger, comme enkysté dans sa conscience, en éléments identiques à ses idées, il reconnaîtra qu'il n'y avait de contradiction pour lui que

par la limitation actuelle de son savoir et son refus d'avancer un peu plus. On fait l'inconnaissable en tournant le dos à la connaissance, comme l'enfant fait le fantôme par peur.

Aussi décidément que vous par conséquent, mon cher David, je suis convaincu qu'il faut des obstacles à la recherche intellectuelle et à la vie. Mais un obstacle n'est que le point où mes forces faiblissent, défaillent parce que ma volonté n'a pas encore su les alimenter à des sources assez puissantes. Avec assez d'ingéniosité et de persévérance je le ruinerais, car les mêmes lois qui lui permettent de se dresser sur mon chemin, me permettraient de le dissoudre. L'inertie de la nature est l'ombre de mon indécision et l'extériorité d'une prétendue chose se ramène à l'intériorité d'un conflit entre deux de mes tendances, l'une qui me pousse à franchir l'obstacle, une autre qui m'en détourne. Quand donc vous dénoncez dans l'idéalisme absolu « une contradiction intime », vous révélez la source de sa fécondité. Seulement il n'en suit pas que les contradictions concrètes où se déploie la contradiction en général, soient arbitraires. Il y a un ordre logique des problèmes comme il y a un ordre logique des solutions.

Cet ordre logique ne se confond pas avec l'ordre historique et vous avez raison de marquer que Descartes peut conduire ailleurs qu'à Hamelin. Mais ne définissant l'histoire ni par la nécessité seulement, ni par la contingence seulement, je n'ai voulu faire comme l'a écrit heureusement Berger, « ni philosophie de l'histoire ni histoire de la philosophie ». Menez donc Descartes où vous le voudrez, il a pensé pour ceux qui penseraient après lui. Mais quand vous aurez dégagé encore une des « manières » dont la raison s'emploie, vous aurez réussi une nouvelle spécification de l'idéalisme absolu qui ne serait pas vrai s'il n'en fondait une infinité. Car la vérité n'est pas faite pour mortifier, mais pour inspirer et diriger l'expansion des personnes.

R. Le Senne.

L'Amour Magicien

SCENE FINALE DE L'ACTE I

Albert Carolles, sa sœur Fernande Felletin, son beau-frère, Edouard Felletin, sa secrétaire Béatrice Clomber, lisent et travaillent dans la maison bretonne où les Carolles sont venus passer l'été. Un mois auparavant, Mme Carolles a disparu au cours d'une promenade nocturne, emportée par une lame de fond.

ALBERT, *avec bonté.*

Ne craignez rien : je ne vous renverrai pas à Clomberlane. Finissez votre travail et allez vous reposer.

BÉATRICE

C'est vrai que j'ai sommeil, ce soir.
(*Un silence. Le rayon du phare balaie la pièce. Edouard abat son journal.*)

ÉDOUARD

Vos Bretons sont de drôles de gens !... en les voyant édifier ces tas de varech qui ont l'air de vaches noires en train de paître les cailloux et qui puent au soleil comme dix mille tonnes de poisson pourri, j'essayais de leur expliquer les procédés modernes d'extraction de la soude, tels qu'on les emploie en Amérique. Ils m'ont ri au nez !

J'avoue que pour ma part, je regretterais de ne plus voir comme aujourd'hui toutes les femmes du pays râtissant la baie... Avez-vous remarqué ces grandes algues déracinées par les tempêtes ?... Berthe disait toujours qu'elles avaient l'air de bêtes épuisées qui se laissent prendre... Elle aimait aussi ces fins tapis de goémon qu'on rencontre, séchant sur l'herbe rase, transparents comme de la dentelle. Elle n'osait pas les fouler... Avec vos procédés modernes, vos usines...

(*Un silence, les rayons du phare.*)

FERNANDE, *désignant Béatrice, dont les yeux se sont fermés.*

Voilà. Elle s'est endormie. Je savais bien qu'elle tombait de fatigue.

ALBERT, *à mi-voix, souriant.*

Béatrice !

FERNANDE

Allez vous coucher, Béatrice.

(*La fillette ne répond pas. Fernande se lève.*)

Je vais la conduire dans sa chambre. (*Lui touchant l'épaule*) Venez, mon enfant. (*La fillette ne s'éveille pas.*) Profondément endormie ! (*Fernande lui secoue le bras.*) Allons, petite fille, réveillez-vous ! (*Elle demeure insensible, immobile.*)

ALBERT, *se levant.*

Mais qu'est-ce qu'elle a ?

ÉDOUARD, *de sa place.*

Ah ça, vous ne voyez pas qu'elle est évanouie ?

FERNANDE

Mon Dieu ! C'est peut-être une syncope. (*Elle lui prend la main.*)

ÉDOUARD

Faites-lui donc respirer des sels.

FERNANDE

Elle n'est pas évanouie. Elle dort.

(*Tous trois l'observent en silence. Elle respire à plusieurs reprises.*)

ALBERT

Ah... Elle se réveille. (*Il l'appelle*) Béatrice ! (*La fillette tressaille. Ses traits reflètent une angoisse passagère.*) M'entendez-vous ? (*Elle esquisse un geste de terreur, puis son corps s'affaisse en arrière.*) Où êtes-vous, mon enfant ? (*Silence.*) Elle n'entend plus.

FERNANDE

On dirait qu'elle s'enfonce dans le sommeil.

ALBERT

Il faut qu'elle reprenne connaissance. Je vais chercher... Quoi ? De l'alcool ? Du vinaigre ! (*Béatrice se penche en avant, comme pour mieux écouter une voix qui lui parlerait.*) Elle entend quelque chose ! (*Béatrice sourit et donne des signes d'approbation à la voix imaginaire qui semble sortir de terre.*)

BÉATRICE, *murmurant, dans son sommeil.*

Oui, Madame... Certainement, Madame. Je ferai tout ce que vous me demanderez... J'irai où vous voudrez... Mais non, je n'ai pas peur... Pourquoi aurais-je peur de vous ?... (*Elle sourit.*) Je vous attendais...

(*Tous trois l'entourent avec une curiosité angoissée.*)

ALBERT, *bas.*

Avec qui parle-t-elle ?

(*Béatrice se redresse, se renverse en arrière et, pendant*

quelques secondes, semble dormir paisiblement, puis, ses yeux s'ouvrent et elle commence à parler d'une voix qui n'est plus la sienne. Le timbre, l'intensité, les intonations en sont différents.)

BÉATRICE

Vous n'avez rien à craindre pour Béatrice. Elle est partie... Elle voyage au-dessus de la mer. Je prendrai soin de son corps. Je serais venue plus tôt, si j'avais pu. Mais j'ai eu un long voyage à faire. Je ne pouvais pas me décider à partir. Et, une fois en route, des obstacles! Des obstacles ! Il me semble que j'ai flotté des jours et des jours dans un brouillard tiède, caressé par la lumière... Les autres connaissaient leur chemin. Moi, je me perdais... comme dans la vie, comme dans les rues des villes... Enfin, j'ai trouvé ma route jusqu'à cette petite fille. Etes-vous contents de me voir ?

ALBERT, *épouvanté.*

Mais qui est-ce ? Qui êtes-vous ?

BÉATRICE

Je voulais vous dire de ne pas vous tourmenter à mon sujet. Je ne suis peut-être pas heureuse dans le sens que vous donnez au mot... Mais je ne suis pas malheureuse, non plus. Bonheur, malheur, c'est tellement différent, pour nous, de ce que vous imaginez. Il s'agit, n'est-ce pas, de... (*Elle fait, des bras, un grand geste indiquant le flottement des corps dans l'espace.*) ...ou de ne pas. (*Avec découragement.*) Vous savez que je n'ai jamais été bien précise, dans cette vie... Je suis restée la même, dans l'autre. Pour vous faire comprendre, il faudrait fournir un effort... (*Avec lassitude.*) que je ne peux pas fournir. Dites-vous : « Elle est heureuse ! »

ALBERT, *à voix basse, refoulant ses larmes.*

Berthe ! Berthe !

BÉATRICE

Qui est-ce qui pleure ? Oh, que c'est émouvant, d'entendre pleurer un homme ! Il ne faut pas pleurer. Il ne faut pas me regretter... Il faut vivre... Ne cherchez plus mon corps... Mon corps n'a plus d'importance... et mon esprit vous est bien fidèle... Qui est-ce qui pleure encore? Oh, je vous vois tous, à présent. N'ayez pas de mauvaises pensées. C'est une lame qui m'a prise. Elle m'a emportée au creux de ses bras... Je n'ai pas souffert... Il faut que je parte, à présent !

ALBERT, *avec passion.*

Non ! Pas encore !

BÉATRICE

Ils veulent que je m'en aille.

ALBERT

Qui ?

BÉATRICE, *renversée en arrière, les bras levés, comme attirée par une force ascendante.*

Ils sont plusieurs, autour de moi... comme des corps en fumée... Oui, des espèces de fumées lumineuses... (*Parlant d'un ton suppliant à des formes qu'elle voit.*) Un instant ! Rien qu'un petit instant, je vous en prie !... (*A Albert*) Parle vite. Que voulais-tu me dire ?

ALBERT, *dans une grande angoisse, attendant comme un arrêt chaque réponse de Béatrice.*

Te souviens-tu du voyage que nous avons fait ensemble en Algérie, il y a deux ans ?

BÉATRICE

Oui.

ALBERT

Comment s'appelait la ville où nous avons passé le printemps ?

BÉATRICE, *avec sûreté.*

Laghouat.

ALBERT, *avec une émotion profonde.*

C'est vrai... Et où allions-nous ensemble, tous les soirs ?

BÉATRICE

Sur la crête de rochers qui domine le steppe... dans le pavillon des fumeurs de kif.

ALBERT, *même jeu.*

Oui.

BÉATRICE

Au coucher du soleil... la plaine flambait encore. Mais les montagnes de pierre devenaient d'un bleu intense... Les petits moutons rentraient en traversant les sables du fleuve à sec. Un soir, tu m'as dit là...

ALBERT

Quoi ?

BÉATRICE

Tu ne te rappelles pas ?

ALBERT

Non.

BÉATRICE

Tu m'as dit que tu ne tenais plus à vivre davantage... et que si un malheur m'arrivait, tu viendrais me rejoindre.

ALBERT

Mon Dieu, c'est vrai ! Je me souviens, à présent.

BÉATRICE

Ne te tourmente pas. (*Avec tendresse et solennité*) Je te délie de cette promesse. Ne te reproche pas de me survivre. Ton heure n'est pas venue. Il faut que tu vives pour ceux qui t'aiment.

ALBERT

Pour Fernande ?

BÉATRICE

Pour *tous* ceux qui t'aiment.
(*Elle s'agite.*)

ALBERT

Berthe... (*Un silence.*) Berthe, où es-tu ?

BÉATRICE

Ici, près de toi. Mais ils me pressent. Ils me tourmentent.

ALBERT

Non, non, pas encore !... Te rappelles-tu ce qui s'est passé, le jour où nous sommes allés au Djebel Milok ?

BÉATRICE, *péniblement.*

Djebel Milok... C'est en Hongrie ?

ALBERT

Non. C'est une montagne de grès rouges, près de Laghouat.

BÉATRICE, *vague.*

C'est en Hongrie.

ALBERT

Nous y sommes allés en carriole, à travers le steppe.

BÉATRICE, *même jeu.*

Oui. Peut-être.

ALBERT

Tu te rappelles bien ? Cette cassure, au milieu des roches rouges ? La source et le bouquet de palmes... Qui avons-nous rencontré là ?

BÉATRICE

Je ne sais plus.

ALBERT, *dégrisé, envahi par l'incertitude.*

Il est impossible que tu l'aies oublié. Cette vieille femme en haillons bleus qui a pris ta main...

BÉATRICE

Ah oui. Elle voulait me voler mes bagues.

ALBERT

Mais non. Elle disait la bonne aventure. Et elle nous a prédit... Qu'est-ce qu'elle a prédit ?

BÉATRICE, *avec effort.*

Que je mourrais... noyée.

ALBERT

Non. Elle a parlé de mort, mais d'une tout autre façon. Voyons, souviens-toi !

BÉATRICE

Trop loin. Je ne peux pas.

ALBERT

Elle a dit que nous ne serions jamais séparés, même par la mort. Tu te souviens, maintenant ?

BÉATRICE

Non.

ALBERT

Comment as-tu pu l'oublier ?... Tout à l'heure, je te sentais si proche, si réelle ! Et maintenant, tu n'es plus toi-même. Pourquoi changes-tu ? Pourquoi cesses-tu de comprendre ?

BÉATRICE

Il ne faut pas douter... Jamais douter... C'est très pénible, pour moi... très difficile, de rester. Ils ne me laissent pas de répit. Ils m'entraînent. Oh, quelle fatigue ! (*Ses bras se contractent. Elle semble résister à une poussée invisible. Cédant.*) Oui. Je viens. Adieu !

ALBERT

Quand reviendras-tu ? Reviendras-tu ?

BÉATRICE

(*Elle laisse retomber ses bras. Sa tête s'incline. Ses yeux se ferment. Une extrême lassitude alourdit son visage. Elle a plusieurs aspirations profondes, puis s'éveille et regarde autour d'elle avec étonnement. — De sa voix habituelle.*)

J'ai dormi, n'est-ce pas ? Ai-je dormi longtemps ?

FERNANDE

Non. Rien qu'un instant.

(*Albert s'est écarté pour dissimuler son émotion.*)

BÉATRICE

Il me semble que j'ai parlé ?

FERNANDE

Vous avez prononcé quelques paroles.

BÉATRICE, *inquiète.*

Qu'est-ce que j'ai dit ?

FERNANDE

Des mots sans suite, comme ceux qu'on prononce en dormant... Nous n'avons pas bien compris...

BÉATRICE

(*Elle veut se lever, mais retombe.*)

Oh, je suis brisée... Et j'ai mal à la tête ! (*Une demie sonne à l'horloge*) Dix heures et demie ?... Déjà ? Mais alors... j'ai dormi bien plus longtemps que vous ne me le dites ! (*Elle se lève.*)

FERNANDE

Ne vous tourmentez pas.

BÉATRICE, *s'apercevant de l'émotion qui paralyse encore Albert. Saisie elle-même par l'angoisse.*

Qu'est-ce que vous avez ?... Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

(*Les rayons du phare.*)

RIDEAU

H.-R. LENORMAND.

Chroniques

LETTRE A RENE ARTUR SUR LA MORT DE RILKE

Mon ami, Rainer Maria Rilke est mort. La voix d'un poète s'est tue. Avec lui s'est éteinte la dernière flamme romantique qui brûlait encore en Europe. Brûler est trop dire, le romantisme se consumait lentement. Rilke au coin du feu, frileusement, peureusement prolongeait la chaleur du foyer agonisant.

Vous avez écrit mon ami des contes aux sonorités étranges et qui m'ont enchanté. Je les ai lu, vous en souvenez-vous sous le ciel de Printemps qui à Brest a des teintes si douces, si charmantes. Il y avait en eux je ne sais quel parfum mourant qui m'enivrait. J'ai dû vous faire violence pour les publier. Vous aviez peur. Brest, où vous vivez, a bien cet aspect de perpétuel automne dont parle Pierre Mac Orlan. Et c'est bien une espèce de pudeur craintive, de peur écorchée qu'on y respire. Si à cette époque nous avions connu Rilke, nous eussions l'un et l'autre prolongé nos rêveries longtemps sur cette passerelle de navire mélancolique que l'on nomme le cours Dajot. Mais tout ce que j'avais aimé en vous — tout ce que j'aime — je l'ai retrouvé dans Rilke, et c'est tandis que la nouvelle de sa mort

me parvient que je sens plus lourde votre absence. Cette peur, cette angoisse de Ploeur, ce héros de vos contes, celte rêveur et obstiné, je l'ai retrouvée dans Malte Laurris Brigge. Et ce n'est pas par accident que cette lettre vous est adressée mais bien par une concordance secrète des pensées entraînées dans un courant qui prit sa naissance près de l'ancien bagne de Brest et qui meurt avec la mort violente du chambellan Brigge dans le château taciturne d'Ulsgaard.

Il y avait en Rilke un peu de l'âme d'Hamlet. Mais un Hamlet plus volontairement obstiné à bien voir le fond des choses. Son anxiété venait beaucoup moins de l'anecdote, il n'eut pas seulement regardé Ophelie, ni tué Polonius, cela sert à si peu de choses, que de ce sentiment obscur qui est en nous et qui fait que nous doutons toujours.

Aucun repos n'était promis au poète : « L'existence du terrible dans chaque parcelle de l'air » *le hantait. Une mémoire aiguë, douloureuse le tenait constamment en éveil.* « Les hommes, *écrivait-il,* voudraient pouvoir oublier beaucoup. » *Et cette inaptitude à l'oubli le relançait toujours sur les chemins de la névrose et de l'angoisse. Une sorte de neurasthénie lyrique le poussait à rechercher dans les mots, plus que dans les idées, ce refuge d'où l'on aperçoit Dieu. Cette recherche passionnée de Malte aboutit, à cet aveu déchirant :* « En ces années les grands changements s'opérèrent en lui. Le dur travail de se rapprocher de Dieu lui fit presque oublier Dieu lui-même et tout ce qu'il espérait à la longue obtenir de lui, était « sa patience de supporter une âme. »

Et nous touchons là au drame terrible qui tua Pascal. Dans le corps de Rainer Maria Rilke était descendue

une âme inquiète, atteinte de cette « angst neurose » dont parle Freud, et à laquelle Rilke ne put jamais s'habituer complètement.

Et pourtant Rilke faisait des efforts terribles pour s'habituer à son âme, pour s'habituer à la représentation du monde en lui « j'aimerai tant demeurer parmi les significations qui me sont devenues chères. » Mais autour de lui le monde tourne et change. Rilke est ce voyageur aux yeux collés contre la portière et qui essaie de déchiffrer le paysage, lorsque l'image d'une rivière ou d'une file d'arbres se précise en lui, le train traverse une gare. Et là où son imagination eut voulu se fixer un instant le passé est déjà venu effacer l'image à peine esquissée, et il lui faut s'habituer à une autre série. Ce sentiment de la fuite perpétuelle de l'espace et du temps, lui fait espérer de reposer ses yeux et son âme dans un paysage familier. Je crois que ce qui distingue Rilke de tous les poètes de ce temps est le mépris de l'inconnu, le manque de curiosité dans le futur, mais par contre cet appel angoissé du « déjà vu ».

« Combien toujours il me fut horrible d'entendre dire d'un mourant : il ne reconnaît déjà plus personne. Alors je me représente un solitaire visage qui se soulève de dessus les coussins, qui cherche n'importe quoi de déjà vu, et qui ne trouve rien. Si mon angoisse n'était si grande, je me consolerais en me persuadant qu'il n'est pas impossible de voir tout d'un œil différent, et néanmoins de vivre ; mais j'ai peur, j'ai une peur indicible de cette modification. »

Deux mots reviennent continuellement sous la plume de Rilke : angoisse et chose. Son angoisse le pousse vers la connaissance des « choses » comme si chacune d'elles devait être une clé par ou le poète se libérerait. Dans

son étude sur Rilke — dont je ne possède qu'un fragment — Wilhelm Michel — parlant de Rilke et les choses *note : « Il a soin d'elles comme d'âmes... Il les éveille et les délivre de leur impersonnalité d'objets sans âme. » Son incapacité de partager sa* réalité *avec quelqu'un le pousse à cette personnification de l'objet. Dans cette nuit terrible à Urnekloster où le petit Malte va voir la galerie des tableaux pour retrouver l'immatériel sourire de Christine Brahe, tous les portraits s'animent et vivent, et malgré la présence d'Erik, le personnage raisonnable de cette scène de terreur, le sentiment qu'a Rilke de la vie occulte des vieilles peintures, se poursuit jusqu'à son extrême pointe.*

*Ainsi mon ami, ce poète de l'angoisse est mort. Entendez que cette âme insatisfaite vient de perdre son interprète. Nous ne saurons plus rien de ses palpitations sensibles. Quel aura été le dernier visage du poète ? Sa dernière pensée ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Je n'ai pas essayé dans cette lettre de vous faire un « portrait » de Rilke, mais bien de vous montrer qu'elles étaient en moi avec mon système de coordonnées, ses traces. Rilke est parti dans les fleurs, « comment échapper à votre emprise, fleurs ? Comment ne pas être nos fleurs ? Est-ce de tous ses pétales que la rose s'éloigne de nous ? Veut-elle être rose — seule, rien — que — rose ? Sommeil de personne sous tant de paupières ? » Tel est le cimetière promis au repos de Rilke. Il y reposera je crois aux côtés de Heine qu'il rejoint vers les poèmes délicieux et tristes de l'*Intermezzo.

Ce souci qu'il avait de l'intimité, et aussi cet espoir toujours déçu de vivre enfin en paix avec son âme. Malte dut souvent murmurer tout bas les vers mélancoliques de Heine :

Ich habe im traum geweinet
Mir traümt dù lagest in grab...

Et puis cette recherche éternelle de la peine des autres, et cette fuite peureuse devant elle.

Rien ne console autant de la trop indigène peine qu'une peine d'ailleurs.

C'est de la poursuite de cette peine d'ailleurs dont l'âme de Rilke s'alimentait, que son corps est mort. Au dernier moment, à cinquante ans, ce corps que le poète usait pour satisfaire une âme insatisfaite, a failli. Il n'a pas pu supporter cette âme plus longtemps.........

J'eus désiré, mon ami, vous dire mieux tout ce que je sens de Rilke en moi. Mais ce total et souriant désespoir est trop près de moi. Le sang tchèque et mêlé de Rilke coulent un peu en moi, et je ne puis me libérer d'un coup. Malte Laurris Brigge *fut pour moi un révélateur trop violent, et l'image de ma sensibilité ainsi développée est encore en mouvement, non fixée.*

*Il faudra du temps pour que tout cela prenne place. Je ne classe pas Rilke aux côtés de Poë comme certains l'ont fait, parce que je ne le sens pas ainsi. Tandis que la lecture de l'*Intermezzo *me rejette volontiers vers Malte.*

J'aimerai relire certaines pages des Cahiers, près de vous, à Brest. Parce que dans cette étrange ville triste et comme rouillée, Malte se fut senti chez lui. Et si certain soir vous descendez tout seul la rue de Siam si triste à la nuit ou au petit jour songez à cette phrase : « La rue était vide ; son vide s'ennuyait, retirait mon pas de sous mes pieds et claquait avec lui, de l'autre

côté de la rue, comme avec un sabot. » *Et si vous regardez une longue après-midi de brume l'arsenal où tant de vieilles carènes s'effritent, grises, toujours grises, et d'où les vieux cuirassés n'appareilleront plus jamais pour aucune aventure, pensez à mon poète. Rilke eut aimé ce navrant paysage.*

Pierre HUMBOURG.

LIVRES

POESIE

NOUVELLES NOCES, par *Pierre Jean Jouve* (N. R. F.)

Je ne l'ai jamais vue, je l'ai toujours détestée. Et pourtant n'est-ce pas l'aimer que désirer avec cette fièvre sa venue, au même moment en repousser avec horreur la figuration, trembler au premier sentiment de son approche de crainte à la fois et de volupté contenue, pour la fuir sortir avec effroi d'un sommeil insensé, pleurer alors de l'avoir perdue, plonger avec rage dans une insaisissable et fuyante nuit, en fouiller les clairières et les sources avec l'espoir aveugle de tomber enfin dans le nœud coulant de ses bras, mais ne plus trouver que dents broyées, chair de glace, feu de fumée.

Et emporté alors dans un vaste mouvement désespéré, tomber sans fin, sans faim, sans corps, entre des formes sombres et mouvantes, pressées comme un amoncellement grouillant de vers sur un cadavre de huit jours, pressantes comme une invitation mortelle.

Dès que j'essayais de retenir ma chute en m'agrippant à ces apparences confuses, la forme s'en effaçait, s'évanouissait.

Je m'évanouissais moi-même.

* * *

Au réveil j'ai toujours retrouvé, vieille horloge, mon cœur battant et fidèle. Pourtant je vous jure qu'il s'évanouissait avec moi, s'épanouissait en longues flammes insinuantes dont il était lui-même dévoré, cependant qu'un grand couteau bleu et froid l'achevait sans merci.

Pas de cri. Une terrible ardeur monotone toute chargée de peur et de jouissance, et qui m'apprit à ne plus séparer les plaisirs de l'amour de ceux de la violence.

* * *

Du plus loin qu'il m'en souvienne, elle s'avançait unique et soudain double, puis à nouveau solitaire silencieuse, soulevant lentement la nuit qui se refermait sur son passage.

* * *

Elle n'est plus, je le sens, qu'à trois pas derrière moi, fixant le haut de mon épaule gauche de ses yeux que je n'ai jamais vus, mais qui sont de topazes calcinées et qui baillent comme un vide de feu mort.

Déjà je me sens enlacé d'étranges chaînes fluides qui vont et viennent d'elle à moi, s'enroulent autour de mes membres avec un mouvement d'aspiration goulue et tout à coup m'entraînent au gouffre d'une bouche hideuse et délicieuse dont les lèvres, ailes aiguës, battent et s'offrent avec une irrésistible bassesse.

Ma chair se tend et craque, pleine de résonnances abominables et célestes. Un appel vertigineux monte comme un hurlement de plaisir du plus bas d'un jeu de miroirs et d'eaux tendu, filet trouble, sur les oiseaux perdus et palpitants de ma chair vaincue.

* * *

Je ne l'ai jamais vue, je l'ai toujours détestée.

De son mortel enlacement je glisse aux marches froides de l'oubli.

Je suis perdu, bien perdu. Quand je me relève elle a fui et ma haine ignore ses retraites.

Ma haine toujours rompue dans une débacle de bras nus et de sexes fragiles.

La force de me relever : je lui créverai les yeux. Sa bave, son fiel, son charme et cette infernale chanson dont s'accompagnent ses approches, avec son sang, tout s'écoulera. Et de ses orbites vidées je ravirai la topaze secrète et déchirée, la grande fleur vénéneuse de mes nuits hantées, la clé fatale aux formes infinies des portes de corne et de bronze où chaque aube me

découvre frappé de terreur et d'impuissance, ivre d'un vin glacé qui de la mémoire ne m'a délivré qu'à moitié.

* * *

Taisez-vous.

* * *

Et des déserts voici qu'un homme revient.

* * *

Pierre Jean Jouve a pu écrire :
« Je suis le Feu.
Tu es le Feu ?
L'ardeur.
Oui ma nature est feu et je te reconnais
A l'aube tu me fais me lever de mes songes brisés
Détruis, détruis !
Et moi je suis les étincelles. »

André GAILLARD.

LITTERATURE

L'ESPRIT ET LE TEMPS

NATION ET CIVILISATION, par *Lucien Romier* (Kra).

I

Lorsque la pensée d'un écrivain est aussi riche et diverse que celle de *Lucien Romier*, un certain effort d'analyse s'impose, pour en retrouver l'axe et la direction constante, derrière de nombreuses et apparentes qualités.

Qualités qui sont d'abord celles d'un *homme de lettres* : la phrase est nette, concise, moulée à l'idée, et harmonieuse aussi ; elle persuade et démontre — qualités d'*homme politique* d'autre part. Rien de plus subtil que sa méthode d'exploitation des cadres et des institutions démocratiques en vue du succès électoral et gouvernemental d'un grand parti d'intérêt commun — qualités enfin d'un *économiste* averti : comme tel, il sait refuser, à l'*anecdote*, journellement côtoyée, l'importance que tant de jour-

nalistes lui confèrent : l'actualité des crises financières ne le dupe point. Au delà du phénomène financier (comme, ailleurs, au delà du phénomène politique, d'ordre extérieur) il sort retrouver la réalité du fait économique, déterminé lui-même par l'état des ressources naturelles qui font la vraie grandeur et la force stable d'un pays tel que la France. Cette connaissance des nécessités économiques le mène enfin à souhaiter une très large collaboration industrielle et commerciale, dans toute l'Europe — signe et gage de paix.

Mais toute cette richesse intellectuelle de M. *Romier* ne sert qu'à transposer le réel, à ordonner les faits et les causes suivant une ligne d'action : celle de la *Tradition*. L'action politique et économique, sociale et morale de L. Romier se nourrit essentiellement de l'expérience du passé. Pour en conserver les acquis les plus divers, cette action tend même à s'organiser, non au gré de la seule raison individuelle, mais selon la mystique collective, traditionnelle, de la Foi ou de la Nécessité.

L'Europe pour lui n'est point un fait ethnique ou géographique, mais le cadre d'une triple tradition vénérable : la Grecque, la Romaine, la Chrétienne.

La Société moderne, il ne la conçoit également que dans sa formation traditionnelle : une *élite*, faite d'une riche aristocratie de résultats ; une *classe moyenne*, caractérisée moins par une petite bourgeoisie que par un artisanat ingénieux, artiste, doué d'une bonne culture technique ; la *masse*, enfin, qui, bien encadrée, ne semble guère poser pour lui d'autre problème que celui de l'obtenir à bon marché, et de la maintenir paisible, pour le plus grand profit de la production et du producteur.

De même, enfin, pour *L. Romier*, la vie économique repose sur ces deux grandes traditions dont il s'efforce d'accorder les tendances contradictoires : la tradition classique et universelle du libéralisme, et la tradition nationale d'expansion industrielle et commerciale qui est celle des grands pays européens.

... Ce sens de la tradition, l'auteur le tient de sa qualité d'historien d'abord. Il n'est d'histoire que de ce qui change, lutte, évolue, c'est-à-dire des classes dirigeantes d'une nation ou d'une civilisation — celles-là même qui confondent, dans un même esprit de tradition et de conservation, les privilèges acquis de leur rang et la grandeur de leur tâche. C'est ce cadre que

l'historien étudie habituellement, oubliant, derrière, la masse humaine, celle dont l'hstoire ne dit rien, parce que la vie populaire est muette, pauvre et monotone, en dépit des révolutions. L'historien des révolutions et des traditions passe alors, comme elle, à côté des vraies données du problème de l'émancipation et de l'élévation progressive des masses...

Par ailleurs, M. L. Romier joue un rôle actif dans les grands comités de la production et de l'économie nationales. Cette collaboration ne serait utile, ni à lui-même, ni aux autres, si ses vues ne gardaient au moins un certain parallélisme avec celles de nos grands chefs d'entreprise et de la Confédération Générale des Producteurs. Or, là, l'action ne peut pas ne pas être orientée vers un solide conservatisme, si large et si souple qu'il se manifeste de nos jours.

Il n'importe... Pour ceux même qu'inspire un idéal plus vierge et qui cherchent, pour l'Avenir, d'autres assises que les seules traditions européennes, nous souhaitons seulement de ne rencontrer que des adversaires de cette valeur : Le directeur politique du *Figaro* possède les vertus qui font les combats loyaux. Il croit au désintéressement, et dans le domaine d'action qu'il a choisi, illustre la grande loi morale de l'élite de tous les partis : servir.

Félix Le Norcy.

II

Les hommes, les nations, les civilisations naissent, vivent et s'exaltent, puis décroîssent et meurent.

Il est vain de vouloir sauver de cette irrémédiable fin un homme, une nation, une civilisation, lorsque les tares de la déchéance sont devenues si sensibles que l'esprit lui-même en est rongé.

On ne guérit pas un mourant dans le délire — le soigner sans espoir est perdre son temps — on l'enterre et l'on pense à son fils. Impérieuse loi de la vie qui n'admet pas les compromis, ni qu'on retarde artificiellement l'œuvre de sa sœur, la mort au divin fumier où germent et d'où s'élancent toutes les promesses et tous les renouvellements.

L'Europe ne vivra que si elle le mérite. Et non seulement si elle parvient à s'affranchir de sa balkanisation actuelle, mais

encore, et surtout, si elle parvient à sortir d'elle-même et de sa civilisation traditionnelle, à prendre conscience d'un vaste monde dont elle n'est plus le centre.

Mais en est-elle capable ? Les querelles du Rhin et de la Pologne se règlent aujourd'hui sur le Pacifique. Et les Européens, avant d'espérer reprendre le contrôle des échanges de la matière et de l'esprit, doivent mesurer que des états neufs et vastes, actuellement indépendants ou en voie de le devenir, interviennent avec une jeune vigueur sur le libre marché des mers, instituant une concurrence inconnue précédemment.

Ainsi non seulement l'Europe a perdu cette grande place impérieuse et centrale qui alimentait physiquement sa civilisation, mais encore court-elle le risque d'être étouffée, au cœur de ses petits nationalismes exaspérés et aboyeurs, entre un Extrême-Occident et un Extrême-Orient dressés en géants grandissants sur les deux rives du Pacifique.

Il ne suffit donc pas, comme le fait Romier, de songer à sauver une civilisation en détruisant les nationalismes par un aménagement utilitaire des élites et en réajustant les nations à l'intérieur de cette civilisation. Il faut surtout se demander si cette œuvre de sauvetage est valable, si elle peut permettre la naissance et les révolutions d'une véritable aristocratie, non pas de la manutention, mais de l'esprit, afin, en admettant même qu'elle puisse s'accorder avec une sorte de biologie internationale, si elle n'est pas en contradiction avec les lois fatales d'une biologie des races, et, dans ce cas-là, si elle ne doit pas, pour vivre, intégrer ce qui lui fut étranger, barbare, et qu'elle détestait et rompait.

On parle beaucoup de luttes de classes, de querelles de nations, et l'on oublie aveuglément que c'est le devenir d'une race qui conditionne une civilisation : qui ne monte pas descend.

Que pense, de l'ascension des races de couleur, la blanche, orgueilleuse et stérile dans ses retraites d'où l'effort est banni ? L'effort, seule justification de l'être et que notre excès de civilisation, notre abus du machinisme a réduit à l'extrême, diminuant d'autant la valeur dynamique des vies.

Le gel et la rouille les engourdissent déjà et les belles mortes ne ressusciteront pas.

Si un monde chancelle, pourtant, un autre naîtra. Mais des ruines du premier ou de son renoncement à ce qui était sa tradi-

tion, sa civilisation, ses prérogatives, ses arts même, tout autant qu'à ses nationalismes.

Pour revivre, il doit accepter de mourir à lui-même.

Si ce n'est de son gré, le déterminisme implacable de la vie l'y contraindra.

Douloureuse sans doute, cette voie, mais nécessaire.

André GAILLARD.

NICOLO-PECCAVI, par *A. Lunel*, Prix Théophraste Renaudot (N. R. F.)

D'autres que moi ont trouvé du plaisir à la lecture de *Nicolo-Peccavi*. Je ne puis pas dire que cette chronique m'ait fort excité. Que voulez-vous ! L'affaire Dreyfus en sous-titre — et Carpentras ! — Je suis ou trop jeune ou trop vieux pour vibrer aux souvenirs très vagues qui me restent de mon grand-père narrant la revision de Rennes. Quant à Carpentras, c'est absurde, ses berlingots l'ont tué — ô nominalisme ! — j'avoue que voilà des raisons bien misérables — et qui n'enlèvent rien à sa valeur — pour ne pas aimer cette lente et subtile analyse de l'âme d'un chrétien, furieusement anti-dreyfusard, qui découvre en lui du Juif — beau sujet, si point neuf, curieusement présenté par la confession d'un enfant, témoin des signes extérieurs du drame. Car il y a drame, lutte féroce entre les deux personnalités, la publique et l'ancestrale, intime et cachée, qui peu à peu s'insinue contre l'autre, la combat sournoisement, la tenaille et l'effrite, jusqu'à ce qu'elle-même, épuisée et victorieuse, s'évanouisse dans le glorieux triomphe de la folie. Car enfin, çà n'était plus tenable pour ce pauvre Peccavi — son commerce à vau-l'eau, son petit *sourdon* de femme, une coquine qui le trompe, et toute la cruauté des deux clans carpentrassiens...

Le style de M. Lunel traîne un peu le pas — il est familier et provincial d'allure, terne peut-être — en celà, il s'adapte bien au récit, un peu grisaille, tel que, du moins, il m'est apparu... Il faut que j'aille voir Nicolo-Peccavi à Carpentras.

Henri FLUCHÈRE.

LES CAPTIFS, par *J. Kessel* (N. R. F.)

Dans ce nouveau roman de Kessel, la plupart des personnages se trouvent à peine dessinés, tandis que l'atmosphère dans laquelle ils se meuvent est essentiellement riche et lourde d'impressions. On a parlé d'unanimisme à propos de cette particularité, c'est attacher aux étiquettes une importance qu'elles n'ont pas : Il me semble d'ailleurs que, bien loin d'être unanimiste, le livre de Kessel s'oppose plutôt à l'unanimisme. Marc Oetilé pénètre bien dans un groupe, mais il ne se laisse pas absorber et recommence sa vie. Les plus belles pages du livre sont précisément celles où nous voyons ces captifs : Tous sont des vaincus, moins de la maladie que de la décomposition morale. Aux approches de la mort, ce sont les mêmes misérables intrigues, les mêmes dissimulations. Des agonisantes se fardent les lèvres et le cœur, on porte smoking et monocle, on danse, et on sort, pour cracher le sang, entre deux airs de Charleston. Tous et toutes ont leur passion mesquine et jalousement entretenue : Celui-ci l'alcool ; cet autre, les cartes. Au dehors toute la pureté de la neige. Voici dès lors le problème : Marc Oetilé sera-t-il, lui aussi, un de ces captifs ? Renoncera-t-il comme les autres à guérir ? Oetilé veut guérir, et sa volonté est presque cruelle : Kessel nous avait habitués à cette sorte de héros : Oetilé a été aviateur pendant la guerre. Il ne lutte plus avec ses muscles contre un danger palpable mais contre l'insidieuse maladie et les tentations peut-être mortelles de la pitié. Oetilé guérira parce qu'il se sera efforçé de rester un homme sain et de refuser toutes les vaines et futiles consolations offertes aux malades. Il sera bientôt délivré parce qu'il ne se sera pas accommodé de sa prison.

Ce qui empêche ce roman d'être parfait et ce qui explique l'accueil injuste qu'il a généralement reçu, c'est qu'il est insuffisamment ramassé : c'est de façon factice qu'Oetilé se trouve au centre de tout. L'attention s'éparpille sur des personnages secondaires. Le caractère d'Oetilé est bien dissipé, l'atmosphère du sanatorium est merveilleusement rendue. Mais on ne voit peut-être pas toujours comment ces deux éléments peuvent constituer un bloc. Deux études parfaites de personnage et de milieu, mais cela suffit-il pour atteindre à l'unité vivante du roman ?

Léon-Gabriel GROS.

La Mort difficile, par *René Crevel* (S. Kra)

La nuit, le froid, la liberté, la mort : enchaînements précis d'une action dédaigneuse des tours littéraires et qui se hausse aux grandeurs désolées et tragiques d'un absolu désert.

Désert de l'amour sans doute, désert de l'esprit surtout. Et cette grande chute fatale qu'un baiser d'ange n'arrête point.

Ce livre nu, lucide, cruel, chair, miroir, couteau, permet de faire le point, permet de mesurer l'outrageante responsabilité de nos pères, l'abaissement de cette bourgeoisie française parvenue au début du XXe siècle à un tel degré d'inconscience et d'incapacité vitale qu'il lui faut bien tout cet aveuglement persistant pour s'étonner de voir les meilleurs de ses fils la rejeter, pour éviter sa contagion, et songer à la destruction d'un monde de personnages, de faits, de concepts, insupportable et pourri.

Il vient un temps où il faut choisir : l'enlisement ou la violence, la mort ou la vie.

Le voleur d'enfants, par *Jules Supervielle* (N. R. F.)

L'émotion mystérieuse qui brûle ce livre secrètement, et comme par en dessous, naît d'un perpétuel décalage entre les pensées et les faits, entre les désirs et les actes. De sorte qu'il s'en élève un double pathétique à renversement tantôt appuyé sur les vies internes, tantôt sur le monde extérieur, et pour ainsi dire jamais d'accord avec les possibilités de l'action qui, là, semble perpétuellement dérangée, brouillée comme un jeu de cartes par des mains invisibles, mais dont on pressent avec une crainte confuse les allées et venues.

Roman peut-être, dit l'auteur. Drame surtout : le drame éternel de l'immortelle impuissance de l'homme aux prises avec la fatalité.

Ce volume offre, de plus, ceci de commun avec plusieurs autres livres récents que la fatalité y est montrée non plus comme un grand hasard un peu facile, extérieur et supérieur à l'homme, mais comme un enchevêtrement de ressorts internes tendus à mi-chemin enre la conscience et l'inconscient et qui soudain vont se détendre dans une clameur de sang.

André Gaillard.

LE SUPPLICE DE PHÈDRE, par *Henri Deberly* (N. R. F.)

Les prix littéraires n'échappent pas au destin de toutes les institutions humaines, et l'intérêt que suscite leur naissance ne les garde pas d'un inévitable déclin ; il faut une greffe ou un sang nouveau pour rajeunir un organisme affaibli ; il faudrait une formule nouvelle pour redonner une importance plus que commerciale au choix de ce Conseil des Dix qui nous paraît dès maintenant aussi vétuste et aussi poussiéreux que l'archaïque assemblée des Quarante. L'attribution du Prix Goncourt avait, depuis certain roman nègre, suscité bien des critiques : on pourrait croire que ses dispensateurs ont tenu à les justifier, en attribuant la manne goncourtienne à M. Deberly et à son *Supplice de Phèdre*.

Aventure banale et dix fois contée, caractères sans relief, détails vulgaires, écriture déplorablement lâche et amphibologique, ce roman ne semblait devoir retenir l'attention des juges, sinon peut-être parce qu'il est un roman. Fait rare de nos jours, où quelque très mince récit à deux ou trois personnages fournit d'ordinaire la matière d'un volume, qualité un peu désuète qui a pu apporter aux dix académiciens mortels un parfum de leur jeunesse. En leur temps, les romans avaient un commencement, un milieu et une fin, et à cet égard, le livre de M. Deberly peut plaire : sa construction est habile et sa conclusion arbitraire rappelle celle des contes de ma Mère l'Oye... « Ils vécurent heureux... » M. Deberly espère-t-il vraiment nous faire croire que sa Phèdre déchaînée va soudain devenir une belle-mère modèle parce que son Hippolyte-à-la-manque de fils s'est tiré un inopérant coup de révolver ? Que l'émotion, pour une heure, contienne, réfrène sa passion, soit, mais que redeviendra-t-elle demain ? Haussons les épaules et passons.

Au surplus, la « cuisine » actuelle du Prix Goncourt souligne assez son manque de signification. Sept tours de scrutin furent nécessaires cette année pour qu'un nombre suffisant de suffrages décidât du choix obligatoire. Que de « combines » suppose une pareille insistance et de voix définitivement acquises sinon au moins bon, du moins au moins marquant : tel est trop à gauche, et tel est trop à droite ; tel est candidat de l'*Action Française* et tel du *Quotidien* ; accordons la palme au plus terne qui n'offusquera personne et ne troublera pas nos digestions.

LA PORTE DU SAUVEUR, par *Etienne Burnet.*

... Une voix pourtant resta jusqu'au bout fidèle à son candidat déclaré : de ce qu'elle eut tort en définitive, doit-on conclure que ce fut celle de l'absent ? Elle affirma sans défaillance les qualités du livre de M. Etienne Burnet, la *Porte du Sauveur*, mais ne put arracher à des collègues scandalisés un prix en faveur d'un homme coupable d'avoir regardé sans parti-pris — et peut-être avec une secrète sympathie — la Russie nouvelle.

Car M. Burnet eut ce rare courage de nous conter les choses comme il les vit, et de nous donner une impression de vérité à quoi ne nous ont pas habitués jusqu'à ce jour les « découvreurs » de la République soviétique.

L'intrigue de la *Porte du Sauveur* est ténue, et sert de prétexte à une sorte de revue des types divers de Moscou : intellectuels et hobereaux plus ou moins ralliés au nouvel état de choses, « anciens régimes » figès dans leur intransigeance farouche ; *nepmen* prévaricateurs et révolutionnaires exaltés ; il fait parler pour nous tous ces gens, et expose leurs arguments avec impartialité. On pourrait le soupçonner même d'une certaine sympathie pour l'œuvre de Lénine, mais pour s'en défendre, il donne une conclusion lamentable à son livre, et nous montre son héroïne transportée en Sibérie après un simulacre de jugement, pour avoir, dans un geste irréfléchi, osé porter la main sur la personne sacrée d'un officiel judéo-soviétique. De l'œuvre de M. Burnet semble se dégager cette conclusion attristée : l'intention est belle, mais les hommes sont mauvais. Morale qui pour n'être point neuve a du moins le mérite de n'être pas non plus systématique — et qui engagera à lire la *Porte du Sauveur* tous ceux qui s'intéressent plus au mystère non dévoilé d'une époque formidable qu'au trois mille sept cent vingt cinquième essai sur le règne du cœur.

Philippe NEEL.

REVUE DES REVUES

LA RÉVOLUTION SURRÉALISTE (1er décembre). — *Légitime Défense*, par André Breton. André Gaillard a déjà signalé cet article. Il nous semble indispensable de l'avoir lu. Je

le signale avec insistance à nos lecteurs. C'est probablement le témoignage le plus émouvant, le plus sincère d'un être que bouleverse le problème de l'action contre la pensée.

Dans le même numéro, une correspondance édifiante entre Marcel Noll et Anne Michel-Fumet. La bonne dame est bien réjouissante. Je reprocherai à Marcel Noll d'avoir eu la partie belle et de l'avoir gâchée un peu avec l'histoire de la photo. C'est tout de même bien rigolo.

La Saison des bains de ciel, par G. Ribemont-Dessaignes, et une *Lettre à la Voyante*, d'Antonin Artaud.

LA REVUE NOUVELLE (15 décembre). — La préface à *John Paul Jones ou l'Ambition*, le prochain roman de Blaise Cendrars. Une sorte de profession de foi :

« Je n'aime pas la quiétude de l'esprit.

« Je me réserve le droit de tout réveiller.

« Je n'oublie jamais que le passé aussi est avant tout une chose mouvante, comme aujourd'hui, et que tout ce qui a vécu vit encore, change, permute, bouge, se transforme, et que la vérité se contredit cent fois par jour comme une personne bavarde qu'elle est. »

LES MARGES (15 décembre). — M. Eugène Montfort parle encore de ses *Vingt-cinq ans de Littérature*. Cette fois-ci il répond à M. Paul Souday. Il en profite pour se dire des choses agréables, comme d'habitude. A la fin, couronnement de Philoxène Bisson. Il y a des gens qui n'ont pas la notion du ridicule. Je signale, par contre, un propos de Denis Saurat sur Hugo et Weill, *Occultisme et Sensualité*, plein de malice et d'un charmant intérêt.

LA REVUE EUROPÉENNE (1er décembre). — *Paul Eluard*, par André Gaillard. *Chant de l'Amérique industrielle*, par Sherwood Anderson.

LA REVUE HEBDOMADAIRE (4 décembre). — *Le règne de l'inerte*, par Jean Gallotti, où nous avons trouvé de justes pensées sur les tendances destructices du machinisme — malgré la prudence que nécessite la clientèle de la maison. Un Delteil : *Les Vendanges à Perpignan*, qui font désespérer de l'auteur de *Choléra*.

MERCURE DE FRANCE (1er décembre). — Une étude honnête de M. Maxime Redon sur *Mérimée*. Cela n'est pas extraordinaire et n'apprend rien qu'on ne sache, mais n'est pas déplaisant à lire. *Le Crime du chemin de la Solitude*, par le Docteur Paul Voivenel, document intéressant sur la criminelle Madame Lefebvre.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PHILOSOPHIQUES DU SUD-EST (décembre). — *Le Conflit de l'Idéalisme et de la Psychologie*, par Jacques Paliard. *L'Empirisme anglais au XVIIIe siècle*, par H. Beaudroit. Nous signalons à nos lecteurs que ce bulletin est l'œuvre de notre collaborateur Gaston Berger, président de la Société d'Etudes philosophiques du Sud-Est. Nous extrayons un passage de la note liminaire de Maurice Blondel qui ouvre le bulletin :

« En prenant conscience très nette du caractère d'un tel mouvement, des besoins auxquels il répond, de la portée bienfaisante, qu'il peut et doit avoir, nous nous mettrons facilement en garde contre les dangers inséparables de la recherche philosophique ; car là, plus peut-être qu'ailleurs, la vie est toujours un risque. Il me semble que la difficulté consiste à garder l'équilibre entre trois tendances, également légitimes, quoique malaisées à concilier.

« Il importe d'abord de donner satisfaction aux exigences les plus rigoureuses d'une pensée vraiment exacte, cohérente, éprise de probité inflexible et de compétence laborieusement acquise. — Mais il importe non moins de se soucier de l'efficacité réelle de nos idées, des sources et des confluents de nos doctrines, de la fonction vitale de la philosophie, dont on a pu dire que, dans la mesure où elle se désintéresse des réalités sociales et spirituelles, elle n'est pas seulement incomplète, mais fausse et malfaisante. — Il importe donc enfin, en constituant la recherche philosophique avec toute l'exactitude formelle et technique, comme avec tout le souci des réalités à connaître et à aménager, de tenir constamment compte des limites de la philosophie elle-même, de ne pas la considérer comme fournissant à elle seule toute la lumière et toute la force nécessaires à la vie, de voir en un mot que, si elle doit poser les problèmes, et si elle a son mot à dire sur tous, elle ne peut déterminer et procurer à elle seule toutes les solutions. »

LES FEUILLES LIBRES (nov.-décembre). — *Vertèbres de*

la Mer, poème de Roger Vitrac. *La Poésie reine du Vide*, par Pierre Reverdy. Le reste du numéro est navrant. La formule des « Feuilles Libres » qui consiste, je crois, à mêler dans un même sommaire les noms les plus différents, les êtres les plus opposés et toujours caractéristiques, me semble gênante au premier chef. Surtout lorsque sous ces noms apparaît le vide, roi de certaine poésie.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (décembre). — *Voyage au Congo*, par André Gide.

MEMENTO. — *Europe, Le Monde Nouveau, Le Bon Plaisir, Le Feu, Les Amitiés Foréziennes, Oc, La Revue du Centre, Le Cousin Pons, Sélection, La Renaissance d'Occident, Vers l'Unité*, etc.

G. B.

U Lariciu. — Louons M. Giovoni d'avoir groupé dans cette revue de littérature et d'art corses à tendance vigoureusement régionaliste, tous les écrivains corses de valeur, qui défendent l'influence française en l'île de Beauté et s'opposent avec force à l'intrusion du fascisme italien.

LETTRES ETRANGERES

UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE IRLANDAISE.

Dans ses Mémoires, W.-B. Yeats rapporte un mot curieux d'Oscar Wilde : « Nous autres, Irlandais, nous sommes trop poétiques pour être des poètes ; nous constituons une nation de ratés brillants, mais nous sommes les plus grands causeurs depuis les Grecs. » Le désir de l' « effet » faisait oublier à Wilde que le génie poétique irlandais est un des plus attachants et qu'on lui doit quelques-unes des plus belles œuvres lyriques du monde.

Je n'ai pas l'intention d'étudier ici toute la poésie irlandaise. Cet examen nous entraînerait à reprendre d'abord les vieilles épopées galliques qui n'ont, je crois, jamais été traduites en français et qui mériteraient cependant d'être tirées de l'oubli. On verrait sortir d'admirables chants d'Homères celtiques qui ont su évoquer avec un puissant talent les combats des héros d'antan, les prodiges des magiciens, les exploits de Conchubor

et de Cuchulain. La résurrection des divers cycles de poésie irlandaise ancienne nous révélerait le magnifique patrimoine auquel, par delà les siècles se rattache directement de nos jours, l'œuvre de W.-B. Yeats.

Mais il est vrai, peut-être, et c'est en ce sens que le paradoxe de Wilde, prend sa vraie valeur, que la création poétique de l'Irlandais échappe, par son étendue même, à la critique littéraire. Tout le peuple irlandais est poète, et il est, plus encore, un poème. Il possède ce don merveilleux de sentir le surnaturel, d'écouter dans les bruits de la nature les voix des fées ou la course des elfes. Le « petit peuple » n'a jamais été chassé d'Irlande ni par le Christianisme, ni par la civilisation ; le paysan le rencontre dans ses rêveries et dans ses songes, il lui fait place à son foyer, il se laisse charmer par ses danses fantasques ou ses chansons.

Il faut donc distinguer lorsqu'on parle de la poésie irlandaise, la création littéraire attestée autrefois par les chants des bardes, aujourd'hui par les œuvres de W.-B. Yeats, de A. E., de Synge, de Padraic Colum, etc., l'expression spontanée, populaire et anonyme de la passion ou de l'ironie dans des pièces dont les auteurs sont inconnus et semblent la voix même de la race, et aussi cette poésie informulée qui est le don merveilleux de l'Irlandais, cette poésie inconsciente qui anime sa vie de tant de fantaisie, de rêve et d'imaginaire communion avec l'invisible. Cette dernière forme qui se traduit dans la conversation, les attitudes de la vie, ne peut trouver de place dans notre examen, et elle ressortirait davantage d'une étude psychologique sur le caractère irlandais. Il nous reste donc à voir la littérature irlandaise proprement dite, et dans ses manifestations les plus intéressantes, l'œuvre anonyme et collective du peuple. Or nous trouvons tout cela parfaitement exprimé, et mis en lumière dans la très belle « Anthology of Irish Verse » composée par Padraic Colum, et éditée à New-York, par Bonand Liveright.

La personnalité de l'auteur nous est un premier gage de la valeur de ce choix. Padraic Colum est, en effet, une des figures les plus curieuses et les plus significatives de la poésie irlandaise moderne. Il se rattache à la fois à l'inspiration populaire et aux traditions de la race, mais avec une personnalité vigoureuse, un lyrisme intense et pur. La préface qu'il a écrite pour cette anthologie est une étude excellente sur la renaissance de la langue et

de l'esprit irlandais, et la meilleure introduction que l'on puisse donner aux poèmes qu'il a réunis.

La division qu'il a adoptée en fait ressortir les différentes sources et les sujets d'inspiration. Nous lisons ainsi successivement les poèmes consacrés à la Maison, la Route, le Champ, la Foire, le Foyer, puis les Chansons des Rues et des Campagnes, qui sont pour la plupart anonymes, les Poèmes inspirés par l'ancien monde celtique et le royaume féérique, puis ceux qui chantent la terre d'Irlande ou déplorent l'exil. Les satires et les lamentations viennent ensuite, suivis de poèmes patriotiques chantant l'amour d'Erin et la liberté, enfin les poèmes d'une signification toute individuelle.

Le culte de leur vieille patrie et la haine des oppresseurs ont donné naissance à quelques chants qui sont d'une grandiose et pathétique beauté où l'Irlande apparaît tantôt sous l'aspect de la « brune Rosaleen » ou de la « rose sombre », ou de la « Pauvre Vieille Femme » qui a donné son titre au « Shan Van Vocht », un chant de paysan admirable d'enthousiasme et d'expressive énergie.

Les héros d'autrefois, les légendes, les fées apparaissent dans les évocations du passé et du domaine fantastique, mais ici aussi bien que dans les poèmes qui déplorent l'exil, et ceux qui exaltent les chefs disparus, s'affirme un amour profond de la nation et de tout son patrimoine d'idées, de coutures, de fables et de traditions.

C'est pourquoi cette Anthologie nous donne une impression très nette de l'Irlande considérée comme un tout, psychologique et artistique, et nous retrouvons dans les œuvres diverses d'époques, d'accents et de talents qui la constituent, les mêmes racines, le même cœur. Et surtout ce même génie poétique qui apparaît aussi bien dans la chanson paysanne que dans les poèmes raffinés, et qui nous prouve que non seulement le peuple irlandais a donné de très grands poètes, mais qu'il est lui-même un poète qui possède la puissance illimitée de l'imagination, et la joie spontanée du chant.

* * *

UNE PRÉFACE DE CARL SANDBURG POUR LES POÈMES DE WALT WHITMAN.

Parmi les poètes américains actuels, Carl Sandburg nous

apparaît comme l'héritier direct de Whitman, et nul ne pouvait mieux que lui préfacer l'édition des « Feuilles d'Herbes » que vient de publier « The Modern Library » (New-York) dans une collection qui joint l'avantage d'une présentation parfaite à une modicité de prix qui la rend accessible aux lecteurs que les caprices du change empêchent souvent d'acheter des livres étrangers.

On a tout dit sur Whitman, et pourtant il n'y a pas de poète qui stimule autant — et déçoive à la fois — l'ardeur des commentaires. Pour le comprendre vraiment il faut dégager sa poésie de tout concept littéraire, il faut la regarder comme un phénomène vital, primordial, quelque chose comme un évènement cosmique, la naissance d'une force naturelle nouvelle, l'apparition d'un continent ou d'une planète. Je ne puis voir Whitman — et son aspect physique nous y engage — autrement que sous la forme d'un de ces êtres que les mythologies placent à la frontière du monde naturelle et de la société humaine.

Carl Sandburg a parfaitement défini ce qui dans l'œuvre de Whitman échappe aux habituelles notions de « littérature ». Il note, très justement, que c'est la seule figure américaine qu'on puisse mettre sur le même rang que Shakespeare, Dante et Homère, et il fait de lui le type représentatif de la littérature « en bras de chemise ». Et tout ce qu'il y a d'instinctif, de spontané, peut-être d'inconscient, dans la poésie de Whitman s'exprime dans cette image. Nous avons parfois l'impression qu'il s'élève au dela des dimensions humaines, que des fleuves coulent de ses mains, et que les ouragans et les chants de la terre américaine se traduisent par sa voix. Il ne faut donc ni le comparer, ni tenter de le faire rentrer dans une catégorie. C'est un être unique, exceptionnel, le poète américain par excellence et qui pourtant est universel, et par la puissance essentielle de son génie, communicable à toute sensibilité, à toute imagination. Mais elle exige, ainsi que le fait remarquer Sandburg, la collaboration du lecteur. « Il nous avertit d'avoir de bonnes dents si nous voulons partager son menu, et d'apporter de bons vêtements contre l'orage. Il est capable de nous renverser du bateau pour voir si nous nagerons ou si nous coulerons. Et il y a des blancs qu'il faut remplir dans ses œuvres, où il semble avoir murmuré : « Je m'en vais maintenant et je vous laisse achever cela par vous-même. Vous êtes venu seul, il faudra vous en retourner seul. »

Ajoutons qu'il fut le poète de l'époque la plus troublée et la plus passionnée de l'histoire américaine et que lui seul pouvait exprimer les aspects de ce formidable enfantement.

VIRGILIO BROCHI, LA ROCCA SULL'ONDA, (Moudadori, Milan).

Voilà le troisième volume de ce « *Ciclo del Figliol d'Umo* » qui est une des œuvres les plus importantes et des plus significatives de Virgilio Brocchi. Il nous a montré l'enfance de Pietruccio Bara, enfance courageuse, énergique, qui veut s'assurer déjà par son travail, sa place dans le monde. Puis le succès est venu, l'enfant est devenu homme, la destinée qu'il avait su affronter avec cette hardiesse qui fait les vainqueurs lui a donné largement les joies du cœur et la prospérité matérielle. Il a triomphé des tenttations, avec sa noblesse d'âme et son sentiment du devoir, il a traversé les orages de la passion sans s'y avilir. Aujourd'hui père de famille heureux, industriel riche, il rencontre une de ces vagues de sentiment qui battent avec tant de violence les cœurs les plus droits, les consciences les plus fermes. C'est là le beau symbole contenu dans le titre de ce livre. La « Rocca » c'est la forteresse, le chateau, si solidement bati sur le rocher qu'il a presque fini par faire corps avec lui. Et pourtant comme elle parait fragile l'invincible construction lorsque les tempêtes du désir l'attaquent. Car il eût été facile à Virgilio Brocchi de dessiner un héros de roman tout d'une pièce, mais il a voulu nous montrer, au contraire, sa profonde humanité, cette humanité complexe, sensible aux séductions des sens et de l'imagination. C'est par là que ses livres sont si proches de la vie, et aussi par ce sens puissant de la nature qui donne au pathétique des sentiments, le cadre des paysages émouvants eux aussi par leur noblesse et leur beauté, les glaciers des Alpes, les jardins méditerranéens.

Nous aimons suivre tout au long de leur vie les êtres que le romancier a su animer, vêtir de chair, agiter de pensées et de sentiments qui sont les nôtres. Le livre qui ne saisit qu'un instant de la vie des personnages nous isole trop de leur existence. Les romans cycliques ont le grand avantage de permettre une étude plus complète, plus approfondie des créatures d'imagination auxquelles chaque page donne un peu plus de réalité. Ceux de

Virgilio Brocchi, qu'ils nous dépeignent une petite ville, comme «L'isola sonante» ou l'évolution d'un homme, comme le «Ciclo del Figliol d'uomo » nous font mieux connaître les êtres que son talent a fait vivre, qui nous deviennent familiers et que nous aimons pour leur intime et noble humanité.

*
* *

PIERO GOBETTI. — *Risorgimento Senza Eroi*. — *Paradosso dello Spirito russo*. — (Edizioni del Baretti, Torino).

La mort de Piero Gobetti a privé la littérature italienne d'un de ses critiques les plus pénétrants, mais la pieuse attention de ses amis veille à ce que ses œuvres encore iédites ne restent pas inconnues. C'est ainsi que les Edizioni del Baretti viennent de publier récemment deux volumes fort intéressants de l'écrivain disparu.

« Risorgimento senza Eroï » est une étude très originale sur l'état où se trouvait l'Italie au moment où elle a commencé à lutter pour son indépendance. Malheureusement Piero Gobetti n'avait pu achever le vaste ouvrage qu'il avait l'intention d'écrire sur le « Risorgimento », ouvrage dans lequel il aurait développé sa théorie de la révolution libérale que nous ne trouvons qu'esquissée dans ce premier volume. Il est riche, toutefois, d'enseignements et de documents, et contient une étude très profonde sur le Piémont au XVIIIe siècle, la Révolution Piémontaise, et les homme qui la dirigèrent. Les pages consacrées à la philosophie politique d'Alfieri sont aussi particulièrement attachantes et signalent de curieux rapprochements entre la pensée du politique et l'œuvre de l'écrivain tragique.

Piero Gobetti connaissait parfaitement la Russie, ainsi que nous le constatons en lisant le « Paradoxe sur l'esprit russe » qui contient d'excellents articles critiques sur Gogol, Dostoiewski, Andreieff, le rôle joué par l'« Intelligentzia » dans les destinées du peuple russe. Il reprochait à Masarik d'expliquer l'histoire russe par l'histoire des penseurs russes, mais n'est-ce pas chez les romanciers et les poètes qu'il a trouvé lui-même les signes essentiels qui nous permettent d'éclairer les évènements par la connaissance de l'âme russe et de ses idéaux.

RAFFAELLO BARBIERA. — *Nella storia e nell'ombra.* — (Moudadori, Milan).

Quelques figures célèbres du Risorgimento sont évoquées aussi dans le livre de Raffaelllo Barbiera « Dans l'histoire et dans l'ombre » ou elles apparaissent à côté de peintres, de poètes et de musiciens. Voici Giuseppe Missori, le « héros élégant » Giuseppe Guerzoni, Goffredo Mameli, l'auteur de l'hymne qui est devenu un chant national, et autour de lui des jeunes gens vibrants de patriotisme et de poésie. Voici Carlo Tenca l'écrivain, et le Triestin Leone Fortis « patriote romantique, dramaturge et critique romantique », et bien d'autres dont les destinées joyeuses ou tragiques gardent toutes cet air de famille qu'une même époque donne aux individus de formation à peu près semblable. L'auteur de ce livre fait bouger ses personnages dans leur atmosphère, il les présente dans les évènements qui les ont illustrés, et les souvenirs qu'il rappelle sont ceux d'un siècle bien proche de nous, et si loin, cependant, où des passions s'exaltaient pour un idéal, et consacraient joyeusement leur talent, leun vie à des aventures qui prennent déjà l'aspect de légendes épiques

Marcel BRION.

REVUES ETRANGERES

THE YALE REVIEW (New Haven, Conn.) : L'esprit de H.-G. Wells, par Wilbur Cross. — L'évolution de la religion, par Robert A. Millikan. — L'unité de la vie, par Sir Iagadis Chandra Bose, etc.

THEATRE ARTS MONTHLY (New-York) : Ce qui échappe aux formules, par John Mason Brown. — La Fiesta à Santa-Fé, par Hartley Alexander. — Projets de Décors pour le Tetralogie, par Donald Michelle Oenslager, etc.

POETRY (Chicago) : Poèmes de H.-L. Davis, R.-L. Burgess, Maud Elfrid Unochold, Gladys Campbell, etc.

THE ARTS (New-York) : La découverte de Louis Eilshemius, par Henry Mc Bride. — Cinquante ans d'art français,

par W.-M. Milliken. — Le mécanisme de l'organisation des formes dans la peinture, par Thomas H. Benton, etc.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) : Essai pour une caractérologie, par Jose Ortega y Gasset. — L'idée de l'homme et l'histoire, par Max Scheler. — La poésie pure, par Fernando Vela, etc.

INDIVIDUALITAT (Bâle) : Histoire individualiste de l'humanité, par Willy Stokar. — L'accomplissement de l'individu, par Willy Storer. — Le Rêve, par Hermann Hesse. — Poèmes de Christian Morgenstern, Gustav Gamper, Hermann Hiltbrunner, Archun Manuel, etc.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POUR LES RELATIONS ENTRE L'U.R.S.S. ET L'ÉTRANGER (Moscou) : Etude d'ensemble sur le relèvement économique et intellectuel de la Russie depuis la Révolution d'octobre.

DIE WELTBUHNE (Berlin) : Romain et Tchekhov, par Arthur Elœsser. — Jules Romains, par Rudolf Kayser. — Pensée, par Arnold Zweig. — L'Américanisme allemand, par Kurt Heinig, etc.

DER STURM (Berlin) : Danse, par Raoul Haussmann. — Poèmes, par Lothar Schreyer, Erich Arendt. — La lumière et les ombres, par Rudolf Blümner.

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin) : Les derviches danseurs, par Franz Werfel. — La Femme rouge, par René Schickelé. — Sur l'interprétation d'Hamlet par Jessner, par Willy Haas, etc.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zürich) : Les débuts de la réforme sociale en Suisse, par Ernst Gagliardi. — D.-H. Lawrence, par W.-E. Süskind. — La foi nationale américaine, par R. Hildebrand, etc.

THE NEW REPUBLIC (New-York) : Une intéressante étude de Katharine Cook Briggs sur les caractères psychologiques selon le système de Jung. — Mussolini et les Puissances, par Peter Brooklyn. — Le Buisson ardent, poème, par Louis Untermeyer,

LA REVUE RHÉNANE (Mayence) : Riches ou pauvres, par Heinrich. Mann. Jean-Paul, par D. Kurt Bock. — Henri de Toulouse Lautrec, par André Salmon, etc.

NOSOTROS (Buenos Ayres) : L'ascetisme et l'amour chez Petrarque, par Nella Pasini. — Le poète urugayen Mario Castellano, par A.-D. Gonzalez. — Poèmes, par Gorge Luis Borges, F.-E. Gutierrez, Jorge Obligado, etc.

Marcel BRION.

PHILOSOPHIE

Nous donnons ci-après, comme nous l'annonçions dans « Conférences à Marseille », le compte-rendu de la causerie philosophique faite, le 21 décembre 1926, à l'Académie de Marseille, par M. Gaston Berger, sous les auspices de la Société des Etudes Philosophiques du Sud-Est, qu'il préside. Nous donnerons en mars le compte-rendu de la conférence sur la Philosophie Mathématique de Kant par M. Charles Serrus.

I. — En mars 1890 mourait à Genève le philosophe Spir. Son isolement volontaire et sa modestie avaient éloigné de lui la renommée brillante à laquelle il aurait pû prétendre, mais ses idées, ignorées des nombreux, travaillaient en silence chez quelques esprits profonds, et nous les avons vu reparaitre ici et là sous des visages nouveaux.

II. — Spir est tout d'abord un réaliste. Par une double série de preuves scientifiques et rationnelles, il établit que la perception ne nous fait pas connaître de *corps*, mais ne nous présente jamais que nos propres *sensations*. Ce phénoménisme est absolu car l'expérience interne ne nous livre pas mieux la substance que l'expérience externe, et c'est en vain, d'autre part, qu'on voudrait conclure en général de l'apparence à ce qui apparaît : l'expérience ne trahit rien de l'être ; le phénomène s'apparaît à lui même.

III. — Et cependant l'esprit affirme la substance, l'inconditionné, par le principe d'identité dont voici la vraie formule : « Quant à son être propre, tout objet est identique à soi-même » ou, négativement « L'union inconditionnée du divers est impos-

sible ». L'expérience, qui ne se conforme pas à ce principe, est donc une déception, mais c'est une *déception organisée* de manière à nous présenter l'illusion de corps, de substances.

IV. — Ce principe n'est pas une pure tautologie. Il est synthétique et a priori. Syntétique parce qu'il exprime la liaison de l'identique et du réel ; a priori puisque l'expérience ne s'y montre pas conforme — et c'est là une preuve irréfutable.
De lui découle analytiquement les principes logiques d'identité et de contradiction, comme les autres principes rationnels, a priori mais dérivés, et notamment le principe de causalité, fondement de l'induction.

V. — Mais l'évidence du principe suprême nous garantit-elle sa valeur objective ? Sans doute, et les preuves qu'apporte Spir de cette objectivité ne sont à proprement parler (il le reconnaît lui même) que des occasions de mieux se laisser pénétrer par l'évidence.
Le monde est conditionné, soumis au mal et à la douleur comme au changement ; il est *anormal*. A l'opposé, le *normal*, c'est l'identique. La constatation attentive de cette double nature des choses doit nous conduire à la certitude que c'est le normal qui est réel, et que le mode d'existence de l'anormal, du monde, ne peut être qu'illusoire.

VI. — Il y a d'ailleurs un point privilégié sur lequel nous touchons en quelque sorte directement ce normal, sinon concrètement, du moins dans sa forme: nous portons des jugements moraux et condamnons l'expérience au nom d'une norme morale qui n'en saurait provenir ; Bien plus, nos jugements logiques eux-mêmes ne peuvent exister qu'en fonction de l'idée de vérité qui est d'un autre ordre que les faits purement physiques. Sans doute pouvons nous mal agir ; sans doute nous arrive-t-il de nous tromper. Il demeure que le jugement — qui existe en fait — suppose l'objectivité de la Norme, Bien ou Vérité.

VII. — De ces deux prémisses d'une évidence certaine (prémisse rationnelle au principe d'identité — Prémisse empirique ou constatation du fait de conscience qui n'est que fait de conscience et ne nous présente aucun objet identique avec lui-même et possédant une essence propre) doit se déduire toute la philosophie.

Il en découlera notamment un dualisme radical, qui ne s'est jamais animé avec cette rigueur dans aucun autre système : entre l'inconditionné, l'identique, et le monde changeant que nous révèle l'expérience, il ne saurait y avoir de rapports analogues à ceux que nous saisissons entre les diverses parties de l'expérience, et c'est l'erreur de la plupart des philosophes que d'avoir voulu dériver le monde de l'Absolu : le Normal ne peut être ni la cause ni la raison de l'Anormal. La relation de phénomène à noumène est quelque chose d'original, et ce qui peut nous en donner l'idée la moins fausse, c'est le rapport qui existe entre l'erreur et la vérité.
Le vice des philosophies a été de vouloir rattacher le monde à l'Absolu pour l'expliquer. Au lieu d'expliquer, il faut constater ce qui est sans le dénaturer. Or cette constatation nous montre que, *si l'Absolu est inconnaissable*, parcequ'incompatible avec cette limitation qu'est la conscience, *le monde, d'autre part est incompréhensible* parcequ'anormal.

VIII. — Il nous paraît important de dégager en terminant le postulat ou, pour ne rien préjuger, la conviction intime qui sous-tend tout le système. C'est que l'*Identique seul intelligible.* C'est surtout en définitive cette intelligibilté qui nous le fait tenir pour normal. Cette formule, que nous retrouvons chez quelques uns des plus marquants parmi les métaphysiciens ou les théoriciens des sciences de notre époque, permet de saisir l'intérêt tout actuel de la philosophie de Spir, comme aussi d'apercevoir le moyen que nous aurions d'échapper aux conclusions auxquelles elle nous conduit.

Manifeste pour un Théâtre avorté

Dans l'époque de désarroi où nous vivons, époque toute chargée de blasphèmes et des phosphorescences d'un reniement infini, où toutes les valeurs tant artistiques que morales semblent se fondre dans un abîme dont rien dans aucune des époques de l'esprit ne peut donner une idée, j'ai eu la faiblesse de penser que je pourrais faire un théâtre, que je pourrais à tout le moins amorcer cette tentative de redonner vie à la valeur universellement méprisée du théâtre, mais la bêtise des uns, la mauvaise foi et l'ignoble canaillerie des autres m'en ont à tout jamais dissuadé.

De cette tentative demeure à mes yeux le manifeste que voici :

Le .... Janvier 1927 le théâtre A..... donnera sa première représentation. Ses fondateurs ont la conscience la plus vive de la sorte de désespoir que le lancement d'un semblable théâtre suppose. Et ce n'est pas sans une sorte de remords qu'ils s'y résolvent. Il ne faut pas qu'on s'y trompe. Le théâtre A.... n'est pas une affaire, on s'en doute. Mais il est en plus une tentative par laquelle un certain nombre d'esprits jouent leur va-tout. Nous ne croyons pas, nous ne croyons plus qu'il y ait quelque chose au monde qui se puisse appeler le théâtre, nous ne voyons pas à quelle réalité une semblable dénomination s'adresse. Une confusion terrible pèse sur nos vies. Nous sommes, nul ne songerait à le nier, au point de vue spirituel, dans un époque critique. Nous croyons à toutes les menaces de l'invisible. Et c'est contre l'invisible même que nous luttons. Nous sommes tout entiers appliqués à déterrer un certain nombre de

secrets. Et nous voulons justement mettre à jour cet amas de désirs, de rêveries, d'illusions, de croyances qui ont abouti à ce mensonge auquel nul ne croit plus, et qu'on appelle par dérision semble-t-il: le théâtre. Nous voulons parvenir à vivifier un certain nombre d'images, mais des images évidentes, palpables, qui ne soient pas entachées d'une éternelle désillusion. Si nous faisons un théâtre ce n'est pas pour jouer des pièces, mais pour en arriver à ce que tout ce qu'il y a d'obscur dans l'esprit, d'enfoui, d'irrévélé se manifeste en une sorte de projection matérielle, réelle. Nous ne cherchons pas à donner comme cela s'est produit jusqu'ici, comme cela a toujours été le fait du théâtre, l'illusion de ce qui n'est pas, mais au contraire à faire apparaître aux regards un certain nombre de tableaux, d'images indestructibles, indéniables qui parleront à l'esprit directement. Les objets, les accessoires, les décors même qui figureront sur la scène devront être entendus dans leur sens immédiat, sans transposition ; ils devront être pris non pas pour ce qu'ils représentent mais pour ce qu'ils sont en réalité. La mise en scène, proprement dite, les évolutions des acteurs ne devront être considérés que comme les signes visibles d'un langage invisible ou secret. Pas un geste de théâtre qui ne portera derrière lui toute la fatalité de la vie et les mystérieuses rencontres des rêves. Tout ce qui dans la vie a un sens augural, divinatoire, correspond à un pressentiment, provient d'une erreur féconde de l'esprit, on le trouvera à un moment donné sur notre scène.

On comprend que notre tentative est d'autant plus dangereuse qu'elle fourmille d'ambitions. Mais il faut bien que l'on se pénètre de cette idée, que nous n'avons pas peur du néant. Il n'est pas de vide dans la nature que nous ne croyons l'esprit humain capable à un moment donné de combler. On voit à quelle terrible besogne nous nous attaquons; nous ne visons à rien moins qu'à remonter aux sources humaines ou inhumaines du théâtre et à le ressusciter totalement.

Tout ce qui appartient à l'illisibilité et à la fascination magnétique des rêves, tout celà, ces couches som-

bres de la conscience qui sont tout ce qui nous préoccupe dans l'esprit, nous voulons le voir rayonner et triompher sur une scène, quitte à nous perdre nous-mêmes et à nous exposer au ridicule d'un colossal échec. Nous n'avons pas peur non plus de cette sorte de parti pris que notre tentative représente.

Nous concevons le théâtre comme une véritable opération de magie. Nous ne nous adressons pas aux yeux, ni à l'émotion directe de l'âme; ce que nous cherchons à créer est une certaine émotion *psychologique* où les ressorts les plus secrets du cœur seront mis à nu.

Nous ne pensons pas que la vie soit représentable en elle-même ou qu'il vaille la peine de courir sa chance dans ce sens.

Vers ce théâtre idéal nous nous avançons nous-mêmes en aveugles. Nous savons partiellement ce que nous voulons faire et comment matériellement nous pourrions le réaliser, mais nous avons foi en un hasard, en un miracle qui se produira pour nous révéler tout ce que nous ignorons encore et qui donnera toute sa vie supérieure profonde à cette pauvre matière que nous nous acharnons à pétrir.

En dehors donc du plus ou moins de réussite de nos spectacles, ceux qui viendront à nous comprendront qu'ils participent à une tentative mystique par quoi une partie importante du domaine de l'esprit et de la conscience peut être définitivement sauvée ou perdue.

13 *Novembre* 1926. Antonin ARTAUD.

P. S. — Ces révolutionnaires au papier de fiente qui voudraient nous faire croire que faire actuellement un théâtre est (comme si ça en valait la peine, comme si ça pouvait tirer à conséquence, *les lettres*, comme si ce n'était pas *ailleurs* que nous avons depuis toujours fixé nos vies), ces sales bougres donc voudraient nous faire croire que faire actuellement du théâtre est une tentative contre-révolutionnaire, comme si la Révolution était une idée-tabou et à laquelle il soit depuis toujours interdit de toucher.

Eh bien moi, je n'accepte pas d'idée-tabou.

Il y a pour moi plusieurs manières d'entendre la Révolution, et parmi ces manières la Communiste me semble de beaucoup la pire, la plus réduite. Une révolution de paresseux. Il ne m'importe pas du tout, je le proclame bien hautement, que le pouvoir passe des mains de la bourgeoisie dans celles du prolétariat. Pour moi la Révolution n'est pas là. Elle n'est pas dans une simple transmission des pouvoirs. Une Révolution qui a mis au premier rang de ses préoccupations les nécessités de la production et qui de ce fait s'obstine à s'appuyer sur le machinisme comme un moyen de faciliter la condition des ouvriers est pour moi une révolution de chatrés. Et je ne me nourris pas de cette herbe là. Je trouve au contraire qu'une des raisons principales du mal dont nous souffrons est dans l'extériorisation forcenée et la multiplication poussée à l'infini de la force ; elle est aussi dans une facilité anormale introduite dans les échanges d'homme à homme et qui ne laisse plus à la pensée le temps de reprendre racine sur elle-même. Nous sommes tous désespérés de machinisme à tous les étages de notre méditation. Mais les racines véritables du mal sont plus profondes, il faudrait un volume pour les analyser. Pour l'instant je me bornerai à dire que la Révolution la plus urgente à accomplir est dans une sorte de régression dans le temps. Que nous en revenions à la mentalité ou même simplement aux habitudes de vie du Moyen-Age, mais réellement et par une manière de métamorphose dans les essences, et j'estimerai alors que nous aurons accompli la seule révolution qui vaille la peine qu'on en parle.

Il y a des bombes à mettre quelque part, mais à la base de la plupart des habitudes de la pensée présente, européenne ou non. De ces habitudes, Messieurs les Surréalistes sont atteints beaucoup plus que moi, je vous assure, et leur respect de certains fétiches faits hommes et leur agenouillement devant le Communisme en est une preuve la meilleure.

Il est certain que si j'avais fait un théâtre, ce que j'aurais fait se serait aussi peu apparenté à ce qu'on a l'habitude d'appeler le théâtre que la représentation d'une obscénité quelconque ressemble à un ancien mystère religieux.

A. A

8 *Janvier* 1927